

S.M. L'IMPÉRATRICE FAWZIA
qui vient de fêter son 24ème anniversaire de naissance

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE



LE DUC DE WINDSOR RENCONTRE SA MÈRE

Il y avait neuf ans que le duc de Windsor n'avait pas revu sa mère, la reine Mary. Lors de son dernier passage à Londres en 1940, où il se rendit à titre d'officier de liaison en chef, la reine se trouvait absente de la capitale. Voici le duc en compagnie de la reine-mère à Marlborough House, au cours de sa visite.



LA LIGUE ARABE

C'est au retour de S.E. Abdel Rahman Azzam bey, secrétaire de la Ligue arabe, qu'une conférence réunit les membres de la Ligue au palais Zaafarane. Au cours d'un thé offert à cette occasion, on voit, à gauche, S.E. Nokrachy pacha s'entretenant avec Lord Kinross (au milieu), directeur de la Publicity Section à l'ambassade britannique, et le secrétaire de la Ligue Azzam bey qui a fait un exposé détaillé sur les résultats de son voyage.



LORD GORT

La démission pour raisons de santé de Lord Gort, ex-Haut Commissaire britannique en Palestine, a été regrettée par toutes les personnes qui avaient eu l'occasion de le connaître. Le voici (à droite) photographié avant son départ de Palestine et avec Lord Alanbrooke, chef de l'état-major britannique.



LE TRIBUNAL DE NUREMBERG

Les membres du tribunal international qui jugera à Nuremberg les crimes de guerre se sont réunis à Berlin pour poursuivre l'instruction de certaines affaires. Voici, de gauche à droite : M. Donnedieu de Vabres (France), l'Hon. Francis Biddle (E.-U.), Lord Justice Lawrence (Grande-Bretagne) et le général Nikitchenko (URSS).

LAVAL AU POTEAU D'EXÉCUTION

Cette photo clandestine de l'exécution de Pierre Laval (les photographes n'ayant pas été admis à y assister) montre, à l'extrême-droite, vêtu de noir, l'ex-quisling français au moment de son exécution. A droite, le peloton d'exécution. Pierre Laval est mort très courageusement. On parle aujourd'hui de reviser son procès.



L'actualité politique

LE SECRET DE LA BOMBE

La Russie a enfin exprimé son point de vue sur le secret de la bombe atomique. Dans son discours prononcé au cours de la réunion du Présidium du Soviet Suprême, M. Molotov a dit : « La Russie aussi aura l'énergie atomique et bien d'autres choses encore... Il ne saurait y avoir de tels secrets par les temps qui courent. »

Défi ou simple rappel de l'inutilité d'une course aux armements ? Les Russes ont-ils réellement réussi la désintégration de l'atome ? Quelles sont ces nouvelles surprises dont parle le ministre des Affaires Etrangeres soviétique ?

Quelques jours auparavant, certains organes de Moscou avaient laissé entendre que la bombe atomique a provoqué l'échec des dernières conférences internationales. Ayant écarté la thèse anglo-américaine disant que la bombe ne serait utilisée que dans un but défensif, le journal « Les Temps Nouveaux » a soutenu qu'une telle arme ne pouvait servir qu'à un but offensif, qu'elle constituait un instrument dangereux destiné à appuyer une politique de force.

Comme on le voit, la désintégration de l'atome est en train d'agir sur les relations entre les Anglo-Américains et les Russes.

O

Les Alliés doivent-ils communiquer aux Russes le secret de leur découverte ?

La réponse à cette question doit s'inspirer moins des motifs particuliers à une ou deux puissances, que de l'intérêt de l'humanité dans la préservation d'une paix durable. Les Américains ont d'ailleurs parfaitement compris que la bombe n'est pas une arme américaine, mais un dépôt sacré qu'ils conservent pour le compte du monde entier.

Mais si tel est le point de vue officiel proclamé par le président Truman, des hommes d'Etat, des savants ont reconnu des deux côtés de l'océan Atlantique qu'un dépôt de cette importance ne saurait être confié à une seule puissance sans fausser le fonctionnement de la nouvelle organisation née à San-Francisco. Si, par contre, on institue un contrôle international de l'énergie atomique, personne ne pourrait s'en alarmer. On s'assurerait ainsi que cette énergie serait employée uniquement dans des buts constructifs.

Ce contrôle international pourrait être exercé au moyen d'un Comité des trois grandes puissances qui régleraient de commun accord les modalités de fabrication et d'emploi de la nouvelle bombe et qui en seraient les gardiennes. Dans ce but, le Comité exercerait son contrôle sur l'uranium qui existe dans le monde entier de manière à empêcher tout usage illicite du précieux métal.

Un tel système suppose la communication du secret aux Russes, puisque les Britanniques ont participé activement aux travaux de la Bombe et sont, en principe, au courant des procédés de fabrication.

Les Américains hésitent cependant à révéler aux Russes les résultats de leurs travaux. Ayant réussi à déchaîner cette puissance surhumaine, ils en prennent peur et réalisent leur immense responsabilité envers le monde.

Si la Russie avait toute leur confiance, ils auraient été heureux de partager avec elle cet immense fardeau. Mais leurs relations avec la Russie ne datent que d'hier. Les vieilles méfiances d'avant-guerre n'ont pas été entièrement dissipées. Sans devoir nous étendre sur les multiples raisons qui continuent à entretenir cette méfiance, notamment l'ignorance complète dans laquelle se trouvent les Alliés occidentaux quant aux visées politiques, à l'évolution militaire, industrielle et scientifique de l'URSS, il nous faut rappeler que même pendant la guerre, lorsque l'intérêt commun exigeait un échange continuel d'informations, les Russes gardaient jalousement pour eux-mêmes tout ce qu'ils découvraient dans leurs laboratoires ou saisissaient chez l'ennemi.

Les Américains ajoutent : « Si les Russes avaient été les premiers à découvrir la bombe, nous en auraient-ils communiqué le secret ? Assurément, non. Et si nous consentions malgré cela à leur faire confiance, qu'est-ce qui garantirait que l'URSS ne se livrera pas à sa fabrication dans une de ses régions qui nous sont inaccessibles ? Le maréchal Staline a donné des preuves de sagesse, mais comment pourrons-nous nous assurer que son successeur ne fera pas usage de la bombe contre un de ses voisins ? »

O

Il est clair que des garanties doivent être prévues pour empêcher que la bombe ne précipite le monde dans l'abîme. Ces garanties sont difficiles à obtenir lorsque le contrôle appartient aux trois grandes puissances, indépendamment de l'organisation internationale. Aucune de ces puissances ne consentira à abdiquer une partie de sa souveraineté au profit des deux autres.

La situation serait différente si un gouvernement mondial pouvait être institué. Il nous semble que ce rôle pourrait être joué par le Conseil de Sécurité et l'organisation des Nations Unies, si l'on parvenait à les libérer de leurs entraves actuelles. Il faut amener les grandes puissances à accorder leur confiance sans réserve à l'organisation. Le droit de veto qu'elles se sont réservées pourra être supprimé. Tous les Etats membres devront se soumettre à la décision des Nations Unies.

Pour arriver à ce résultat, il y aurait un moyen : ce serait de permettre à chaque membre de jouer dans la nouvelle organisation un rôle en rapport avec sa puissance réelle et son degré de maturité. Les divers pays de l'univers ne sauraient avoir une influence égale dans les décisions de l'Organisation Internationale. Il est absurde de donner aux Etats-Unis une seule voix quand le Pérou ou l'Uruguay ont également une voix. Peut-on dire que dans l'ordre international ces pays ou d'autres jouent un rôle aussi important que les deux super-puissances, par exemple ?

Les difficultés surgiront au moment où il faudra fixer à chaque pays le nombre de voix auquel il a droit. Mais cette difficulté n'est pas insurmontable : on tiendra compte de la population, de l'évolution industrielle, des richesses minières, du standard de vie et de la situation stratégique des pays-membres. D'ailleurs, chaque nation pourrait être tenue de fournir à l'Organisation Internationale une contribution financière et militaire correspondant au nombre de voix qui lui ont été attribuées.

Une première application de ce système a été faite par l'UNRRA lorsqu'il a été prévu que la contribution de chaque pays serait le 1% de sa fortune nationale. Le Congrès de l'Aviation tenu à Montréal est allé un peu plus loin : il a fixé la contribution de chaque nation au moyen d'un système de points. Telle grande puissance s'est vue attribuer 30 points, alors que l'Egypte n'en a eu que 5 et d'autres pays 3 ou même 1 point. Cela signifie que l'Egypte paiera cinq fois plus que les plus petits pays et les Etats-Unis six fois plus que l'Egypte.

En étendant ce système au nombre de voix de chaque pays, on permettra aux grandes nations de jouer un rôle en rapport avec leur puissance réelle. Cela les encouragera à abdiquer une partie de leurs droits souverains en faveur de la nouvelle organisation. Le vote aurait un sens et il ne serait plus question de veto.

Le Conseil de Sécurité d'une telle organisation serait le meilleur dépositaire du secret de la bombe atomique.

Il faut donc communiquer le secret à la Russie, en sa qualité de membre permanent du Conseil de Sécurité, mais à la condition de reviser au préalable les décisions prises à San-Francisco, de manière à transformer l'Assemblée générale des Nations Unies en un Parlement mondial, et le Conseil de Sécurité, en un super-gouvernement chargé de régler les relations entre les Etats et possédant le droit exclusif du recours à la force lorsque cela est nécessaire.

Utopie ? Peut-être. Mais la bombe atomique n'a-t-elle pas semblé pendant longtemps un rêve irréalisable ?

J. A.



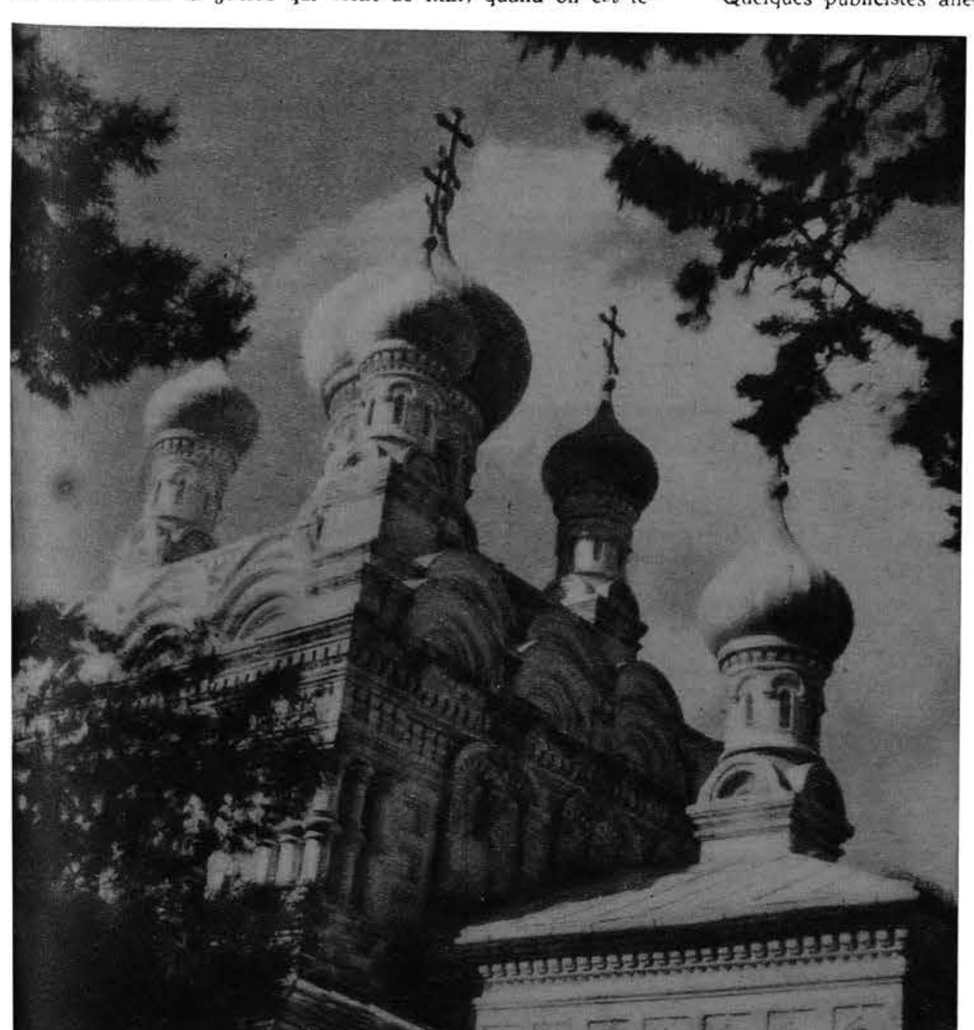
C'est dans ces régions du bassin méditerranéen, indiquées sur cette carte, que l'URSS a laissé entendre qu'elle voulait être présente. Elle a déjà pris part à la conférence de Tanger et a demandé la révision du statut des Dardanelles.

Les Soviets ET LA MÉDITERRANÉE

L'URSS a fait connaître sa volonté nette d'être présente en Méditerranée. Invoquant des besoins de sécurité, elle réclame des bases aériennes et navales et même un trusteeship sur la Tripolitaine. Mais cette politique s'harmonisera-t-elle avec celle des autres grandes puissances ?

La conférence de Londres n'a pas jeté grande lumière sur les problèmes que pose l'organisation du monde et sur l'esprit dans lequel les diverses puissances en abordent l'examen. Elle a pourtant offert aux délégués des Soviets l'occasion de déclarer les intentions de leur gouvernement touchant une question importante. Il résulte de leurs interventions que l'Union Soviétique entend devenir une grande puissance maritime. Elle ne veut plus être exposée à ne pouvoir communiquer avec l'extérieur que par l'océan Arctique : il lui faut, de tous côtés, des issues sur la mer libre. Le démembrement de la Prusse Orientale et l'incorporation des Etats baltes lui assurent d'ores et déjà un libre accès vers l'Atlantique par la Baltique et la mer du Nord ; mais l'accès à la Méditerranée ne lui est pas moins nécessaire, tant au point de vue stratégique, que pour le développement de son commerce extérieur. Les temps sont révolus où la Russie, bloquée dans la mer Noire, ne pouvait en sortir qu'avec la permission de quelques puissances étrangères. Elle prétend aujourd'hui entrer dans la Méditerranée quand et comme il lui plaira, posséder dans cette mer des relais et des bases, participer enfin au contrôle des trois portes qui la séparent des autres mers du globe ou la mettent en communication avec elles : Gibraltar, les Détroits, le canal de Suez.

Quand on pense au rôle primordial qu'a joué la Méditerranée au cours de la guerre qui vient de finir, quand on est témoin des efforts accomplis par les deux plus grandes puissances du monde — l'Union Soviétique et les Etats-Unis — pour y prendre position et s'y créer des intérêts, on ne peut se tenir d'émettre quelques doutes sur la sagacité ou sur la sincérité des écrivains italiens et allemands qui, il n'y a pas encore dix ans, prédisaient la « dévaluation inévitable de l'espace méditerranéen ». Je pense notamment à certains articles d'une revue très autorisée sous le régime fasciste, la *Rassegna Monetaria*. « A jamais révolue — y lisait-on — l'époque où la Méditerranée était comme le centre du monde, exerçant la force d'attraction sur la politique, sur l'économie, sur l'art, sur les grands courants philosophiques et religieux. A partir de 1453, le centre se déplace vers l'Atlantique. En 1869, l'ouverture du canal de Suez donne à la mer Intérieure un regain d'importance, du moins en tant que route commerciale vers les pays d'Orient. Néanmoins, elle ne sortira plus du rôle secondaire auquel la condamne l'évolution de l'humanité, qui déplace progressivement d'est en ouest le centre d'action des grandes économies comme des grandes politiques. » Et la revue italienne citait à l'appui de sa thèse la phrase de Mussolini : « Un peuple n'est pas vraiment libre, s'il n'est assuré d'un contact direct avec les océans, s'il ne peut aspirer à pleins poumons l'air qu'ils lui apportent de l'Orient et de l'Occident ! »



L'Eglise russe sise sur le mont des Oliviers, à Jérusalem. On remarquera les belles coupoles, propres à l'architecture moscovite, qui s'élèvent majestueusement vers le ciel.

Quelques publicistes allemands, géopoliticiens abscons et peu clairvoyants, firent écho à la thèse italienne, annonçant de leur côté que le jour où le fameux canal des Trois Fleuves (Rhin, Mein, Danube) relierait directement la mer du Nord à la mer Noire, l'Europe, pour communiquer avec l'Asie, n'aurait plus besoin de la Méditerranée. Les événements de ces cinq dernières années ont donné aux prophètes fascistes et nazis un démenti retentissant. La Méditerranée devenue inutile, condamnée à une dévaluation prochaine ? Ce n'est pas ce qu'on pense à Washington ; ce n'est pas non plus ce qu'on pense à Moscou.

●

A vrai dire, les aspirations actuelles de l'Union Soviétique sont parfaitement conformes aux traditions de la politique tsariste. Pierre le Grand cherche à s'assurer un port sur l'Adriatique. Catherine II, en même temps qu'elle poursuit son « projet grec » de restauration de l'empire byzantin en faveur de son petit-fils Constantin, tente de s'établir en Corse et aux Baléares. Paul Ier fonde la république des îles Ioniennes, occupe temporairement Ancône et les bouches de Cattaro et fait de grands efforts pour installer la Russie à Malte. Il faut ici suivre de près une histoire qui, pour remonter à quelque cent cinquante ans, n'en éclaire pas moins singulièrement celle d'aujourd'hui et peut-être celle de demain.

Au mois de juin 1796, Bonaparte avait rouvert la question d'Orient en débarquant en Egypte. Le premier résultat de son expédition fut d'unir contre la France l'Angleterre, qui voyait déjà sa situation menacée en Méditerranée, et la Russie, à qui une imprudente déclaration de Talleyrand donnait lieu de croire que les Français avaient offert leur alliance aux Turcs pour les aider à reconquérir la Crimée. La prise de Malte détermina Paul Ier, qui donna à l'amiral Visakof l'ordre de franchir les Détroits et d'entrer dans la mer Egée. Les flottes de l'Angleterre et de la Russie — et bientôt celle de la Turquie — allaient se réunir pour enfermer Bonaparte en Egypte.

Passons maintenant par-dessus les guerres russo-turques, qui ont toutes pour enjeu le libre accès à la Méditerranée, par-dessus le traité de Paris, qui en 1856 neutralise la mer Noire et le traité de Berlin qui maintient la fermeture des Détroits. Mentionnons les deux tentatives d'Iswolski à Londres en 1908 et de Tcharykov à Constantinople en 1911 pour essayer de les ouvrir, et arrivons à la guerre de 1914. A peine les croiseurs allemands *Gœben* et *Breslau*, camouflés en bâtiments turcs, ont-ils ouvert en mer Noire les hostilités, Nicolas II lance un manifeste, où il déclare que l'entrée en guerre de la Turquie permettra de « résoudre le problème historique légué par ses aïeux ». Toutefois, en décembre 1914, reculant devant les difficultés qu'aurait soulevées l'annexion de Constantinople, les Russes semblaient devoir se contenter de la possession des deux rives des Détroits ; on ferait de la capitale ottomane une ville libre et neutralisée. Mais en février 1915, sous l'influence de quelques membres de la Douane, le gouvernement du tsar pousse plus loin ses prétentions et réclame l'annexion totale du Bosphore, des Dardanelles et de Constantinople. L'Angleterre et la France y consentirent.

La révolution et l'abdication du tsar, puis la paix séparée signée à Brest-Litovsk devaient annuler l'effet de ces promesses. Le traité de Sèvres fut conclu en dehors de la Russie ; il en eût été de même du traité de Lausanne, sans l'intervention de Poincaré, qui fit observer que les Russes avaient tout de même leur mot à dire quand il s'agissait de fixer le statut des Détroits et celui de la mer Noire. Le gouvernement de Moscou fut donc représenté à Lausanne, son délégué signa le traité du 24 juillet 1923 ; mais le Comité exécutif des Soviets refusa de le ratifier. Treize ans plus tard, à Montreux, on vit Tchitchérine appuyer les revendications de la Turquie, alliée de l'Union Soviétique, et l'on entendit M. Litvinov soutenir la thèse traditionnelle de la diplomatie russe : « Les Détroits ouverts aux seuls riverains de la mer Noire, fermés à tous autres ».

Cette thèse ne devait pas être admise ; mais le gouvernement de Moscou se tint pour satisfait d'une convention qui remettait la clef des Détroits à ses alliés turcs, et par conséquent lui assurait — du moins le pensait-il — libre accès à la Méditerranée. Tant que durerait l'alliance entre Moscou et Ankara, les escadres soviétiques pourraient librement sortir de la mer Noire et la liaison serait assurée entre Sébastopol et Vladivostok, comme entre Cronstadt et Sébastopol. La Méditerranée jouerait enfin au profit des Russes son rôle essentiel : grâce à elle, les trois mers qui baignent les territoires soviétiques — Baltique, mer Noire, océan Pacifique — communiqueraient les unes et les autres, et l'on ne verrait pas se renouveler l'expérience douloureuse de la guerre russo-japonaise, souvenir toujours présent à l'esprit des hommes d'Etat du Kremlin.

Leur désillusion n'en fut que plus profonde au cours des dernières années, lorsque les Détroits leur furent fermés à eux et à leurs alliés anglo-américains. Leur ravitaillement devait leur parvenir par la route détournée du golfe Persique, alors que rien ne pouvait empêcher l'Allemagne, maîtresse du Danube et des ports bulgares et roumains de la mer Noire, d'amener dans cette mer des vedettes rapides et des sous-marins, d'y armer les bâtiments commerciaux de la Bulgarie et de la Roumanie. On sait comment cette flotte improvisée appuya l'effort des troupes du Reich et tint en échec les escadres russes. Aussi le premier soin de Moscou, après la victoire, fut-il de dénoncer l'alliance avec la Turquie et de demander la révision du traité de Montreux.

●

L'Union Soviétique a nettement fait connaître sa volonté d'être partout présente en Méditerranée. Dès l'automne de 1943, le gouvernement de Moscou avait demandé et obtenu des puissances alliées le droit d'être représenté au « Comité méditerranéen » constitué à Alger, il y avait envoyé une délégation nombreuse conduite par un de ses diplomates les plus avertis, M. Wychinski. Toutefois, l'œuvre de ce Comité semble avoir été aussi restreinte que son existence fut courte.

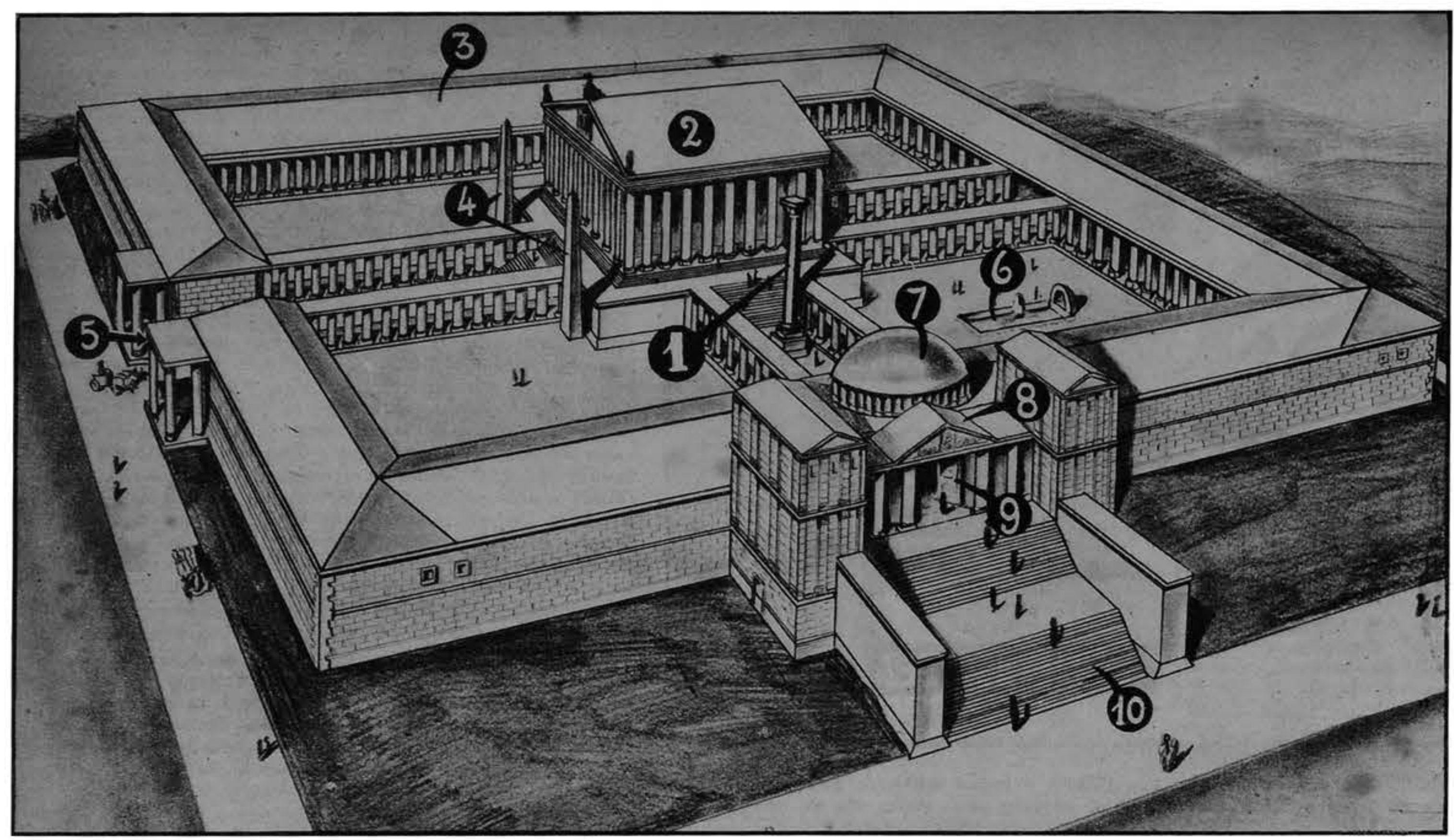
L'intérêt et l'importance qu'attachent les Russes à la question du canal de Suez n'est un mystère pour personne. Ils ont tenu également à prendre part aux négociations qui se sont poursuivies à Paris, du 10 au 31 août dernier, au sujet du régime de Tanger : la délégation soviétique, en signant l'acte final de la Conférence, a accompagné son adhésion d'une « déclaration particulière », marquant les réserves de son gouvernement au sujet des droits de l'Espagne. Le 13 octobre, M. Chirobine, ministre de Russie en Egypte, s'est rendu en Palestine avec plusieurs membres de sa légation pour étudier sur place les problèmes qui divisent les Juifs et les Arabes. Enfin, à la Conférence de Londres, M. Molotov n'a point caché que l'Union Soviétique avait des vues sur la Tripolitaine.

Ainsi, qu'il s'agisse de l'Est ou de l'Ouest, tout ce qui touche à la Méditerranée intéresse directement le gouvernement de Moscou, il a, dès à présent, une politique méditerranéenne. Reste à savoir quelles seront les modalités, quels seront les moyens de cette politique, et comment elle pourra s'harmoniser avec celles des puissances riveraines et de la Grande-Bretagne, voire avec celle des Etats-Unis.

En ce qui concerne les Détroits, un récent communiqué de l'agence Tass a fait connaître le point de vue de Moscou. « Il a été décidé à Potsdam que la convention de Montreux devait être revisée, comme ayant cessé de correspondre aux conditions actuelles ; cette révision fera l'objet de négociations directes entre chacune des trois parties intéressées et le gouvernement turc. » Peut-on limiter à trois le nombre des parties intéressées ? Et ne convient-il pas de soumettre le nouveau statut à l'approbation de toutes les puissances qui ont élaboré et ratifié l'ancien ? C'est le principe qui a prévalu pour le statut de Tanger : il sera soumis dans les six mois à l'examen et à la sanction de tous les signataires de l'Acte d'Algésiras. On ne voit pas pourquoi le même principe ne serait pas appliqué au régime des Détroits, ainsi que le proposa avec raison le gouvernement d'Ankara.

Quoi qu'il en soit, il est probable que les Soviets, invoquant les besoins de leur sécurité, réclameront une base navale et aérienne en Méditerranée orientale ; cette base pourrait être située, soit à proximité des Dardanelles — par exemple dans l'île de Léros, que les Italiens avaient fortifiée — soit à mi-chemin entre les Détroits et le canal de Suez, et l'île de Rhodes répondrait assez bien à cette condition. Le système de leurs communications vers l'Orient serait complété par une autre base à l'intérieur ou à proximité du golfe Persique.

MAURICE PERNOT



Cet essai de reconstitution du Sérapéum d'Alexandrie, œuvre de notre dessinateur A. Feaoroff, a retenu les détails suivants, mentionnés par les auteurs grecs et arabes : 1) La colonne de Dioclétien se trouvait dans la cour, et nous l'avons placée là faute d'indication plus précise. (2) Le temple du dieu Sérapis se trouvait sans doute à cet emplacement. (3) Dans cette longue galerie se trouvaient les chambres des prêtres et les salles de lecture. (4) Deux obélisques, ravis à des temples plus anciens, étaient érigés devant le temple. (5) Une allée pour les voitures leur permettait d'arriver jusqu'au temple. (6) Fontaine avec bassin. (7) Salle de réception au dôme doré. (8) Propylône. (9) Porte de bronze. (10) Escalier aux 100 marches. Le temple était en marbre et en pierres d'ornement. Les parois étaient recouvertes d'argent, de bronze et d'or, comme le rapporte M. Alan Rowe dont le plan a guidé cette reconstitution.

SPLENDEUR ALEXANDRINE

Si les restes de la civilisation alexandrine sont rares, les fouilles de M. Alan Rowe autour de la colonne Pompée ont mis à jour des indices intéressants qui confirment, pour la première fois, que c'est bien le « Sérapéum » qui s'élevait dans cette zone.

Dans la fin d'après-midi, l'immense colonne se dresse, dominant toute la ville, témoin de l'écrasement de la révolution alexandrine par l'empereur romain Dioclétien. Mais Alexandrie est restée, et la statue de l'Empereur, qui, jadis, à son sommet dominait la ville, a roulé dans les décombres et s'est perdue en poussière.

Le professeur Alan Rowe me conduit, alerte, à travers le site de l'ancien temple de Sérapis — le Sérapéum — et il saute par-dessus les trous et les crevasses creusés dans le calcaire de la colline. A vrai dire, de l'Alexandrie antique il ne demeure que la colonne et quelques statues, témoins désolés de ce passé glorieux. Tout a été brisé et pillé. Là, autour de la colonne, s'étendait un immense temple qu'un auteur romain, Rufinius, décrit en disant qu'il « était orné de matériaux précieux et construit en marbres magnifiques ». Il contenait une statue colossale de Sérapis, le dieu à figure de vieillard, portant sur la tête des signes rappelant ses ascendances égyptiennes.

D'après les auteurs, le temple construit par les Grecs, agrandi par les Romains, a été deux fois consumé par le feu : une fois sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle, et une seconde sous celui de Commode, au IIe siècle de notre ère.

C'est là aussi, après la destruction de la première bibliothèque, que la seconde — ou la « fille », comme on l'appelait — fut édifiée, suivant les plans les plus heureux que l'on pût imaginer alors. Dans ses vastes salles, les empereurs et les philosophes ont discuté de questions d'école et de courants philosophiques.

Au IVe siècle, la foi des chrétiens leur fit démolir tous ses bâtiments, ruiner toutes ses splendeurs, et édifier tout à côté une des plus anciennes églises chrétiennes, celle de Saint Jean-Baptiste, dont nous allons retrouver quelques traces. Au temps des Arabes, selon des témoignages de l'époque, il ne restait plus de l'ancienne capitale que des colonnes et une belle porte magnifiquement exécutée.

Une des trouvailles les plus précieuses faites sur le site est constituée par les vingt plaques de fondation du temple, qui étaient enfouies auprès de deux niches sur le mur d'enceinte. En or et en argent, d'une dimension particulière — elles étaient exactement taillées à la millième partie du mur d'enceinte — elles rapportent que le fondateur du temple était Ptolémée III. Elles ont permis de fixer une date aux nombreux édifices et travaux effectués.

Vers l'extrémité nord du terrain, et faisant presque le tour, une tranchée véritablement gigantesque a été creusée. Elle conduit à la citerne romaine. Vers le nord, elle est reliée par un canal souterrain avec l'ancien canal alexandrin distant de 570 mètres, qui a servi au tracé de l'actuel Mahmoudieh. Là était installé un nilomètre, ce qui pourrait sembler curieux à une si grande distance du Nil. Près de la tranchée, une piscine destinée à la déesse Isis, où les fidèles devaient se purifier avant d'accomplir les rites de leur religion, était alimentée par l'eau de la citerne.

Ici aussi, rien ne reste. On a trouvé dans les débris des inscriptions nous éclairant sur la destination de la piscine, mais il faut laisser notre imagination faire le reste.

Il en est de même pour le mausolée adjacent, où un ancien passage secret conduisait aux différentes salles. Aujourd'hui, c'est le passage seul qui nous indique le plan de la construction.

Plus loin encore, l'on parvient aux restes d'un cubicule, qui est accompagné d'un puits large de trois mètres environ, taillé dans le roc en forme de croix. C'est une salle de baptême de l'église de Saint Jean-Baptiste, et le puits a cette forme particulière pour sanctifier l'eau qu'on y puise. Les travaux de la fouille continuent et il semble que, dans un proche avenir, des documents sur l'église pourront être mis à jour.

Si l'on s'avance encore, on est arrêté par l'énorme citerne où se déversaient un grand nombre de canaux divers, et qui, lorsqu'elle fut désaffectée, fut utilisée par des contemporains pour y installer leurs tombeaux. A nos pieds s'étend l'immense Bibliothèque, longue de près de 100 mètres, avec l'emplacement des différentes salles, la trace de la colonnade centrale, et au centre une immense cheminée destinée à donner de l'air chaud à tout l'édifice.

Avec son revêtement de marbre et ses bustes d'empereurs et de philosophes, elle était assurément digne d'abriter les grands d'Orient écoutant les cours de philosophie et d'histoire dont la science moderne tire encore profit. Avec une certaine réserve acquise sans doute par la solitude des fouilles, le professeur Alan Rowe me dit que la Bibliothèque, d'après les récits des Anciens, renfermait un trésor inestimable de livres de toute sorte, et surtout le texte grec de la Bible, le Septuagent, dont on ne connaissait nulle part ailleurs d'exemplaire. Là, les papyrus et les rouleaux de parchemin s'entassaient dans les alvéoles précieux.

On fouille sur ce site depuis 40 ans, et pourtant la superficie explorée est une petite partie de toute celle qui doit l'être un jour. Malheureusement, l'ancienne ville s'étend partiellement sous un cimetière proche, où il est interdit de s'avancer, et

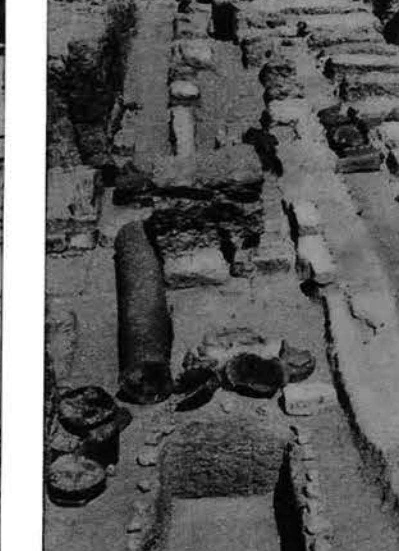


Une des trouvailles les plus précieuses fut constituée par 20 plaques, telles que celle-ci, qui ont permis de fixer une date aux diverses constructions du Sérapéum.

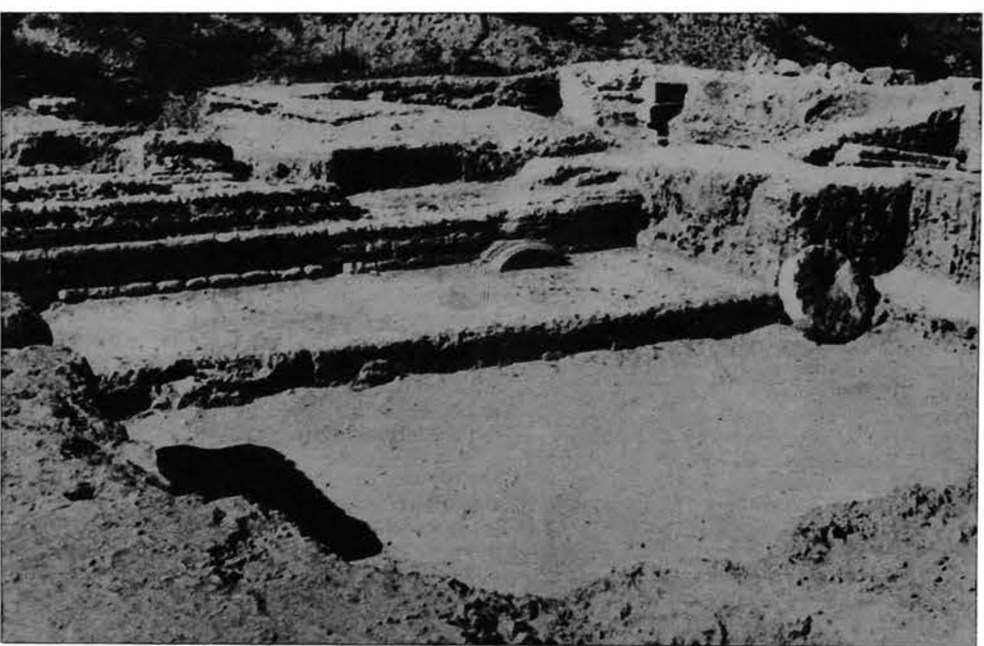
sous des immeubles de l'autre côté de la rue principale. Il en est ici comme dans de nombreux coins d'Alexandrie, où la ville moderne recouvre la ville ancienne. De temps à autre, un riche propriétaire étendant son jardin, ou reconstruisant sa maison, découvre une pièce de monnaie d'or, ou un fragment de vase, ou des lampes à huile, indice que de plus riches découvertes pourraient être faites. Mais, jusqu'à ce que des preuves absolues se présentent et que les autorités publiques interviennent, les traces du passé demeureront lettre morte.

Le musée d'Alexandrie s'est enrichi de très beaux objets — en particulier d'un vase grec plat et large peint de multiples couleurs très rares qui marquent une étape importante dans l'histoire de l'art. Et dans la prochaine campagne, peut-être, des documents écrits qui ont échappé aux flammes ou aux voleurs pourront-ils nous restituer quelques feuilles de l'immense dossier de l'histoire littéraire et juridique, comme il arriva il y a quelque temps au Fayoum, pour des fragments du célèbre jurisconsulte romain Gaius.

S. H



La colonne de Dioclétien, attribuée à tort à Pompée et élevée en 291 après J.-C.
(Photo E. Madjar)



La piscine du supposé temple d'Isis. C'est là que les fidèles venaient se tremper avant de pénétrer dans le temple pour y accomplir leurs rites. Elle était alimentée par une citerne.

La librairie d'Alexandrie où était déposée la première traduction en grec de la Bible.



A El Azhar, la prière de vendredi revêtit une solennité particulière.



Les manifestants en grand nombre traversent, tranquillement et en bon ordre, une rue du Caire.



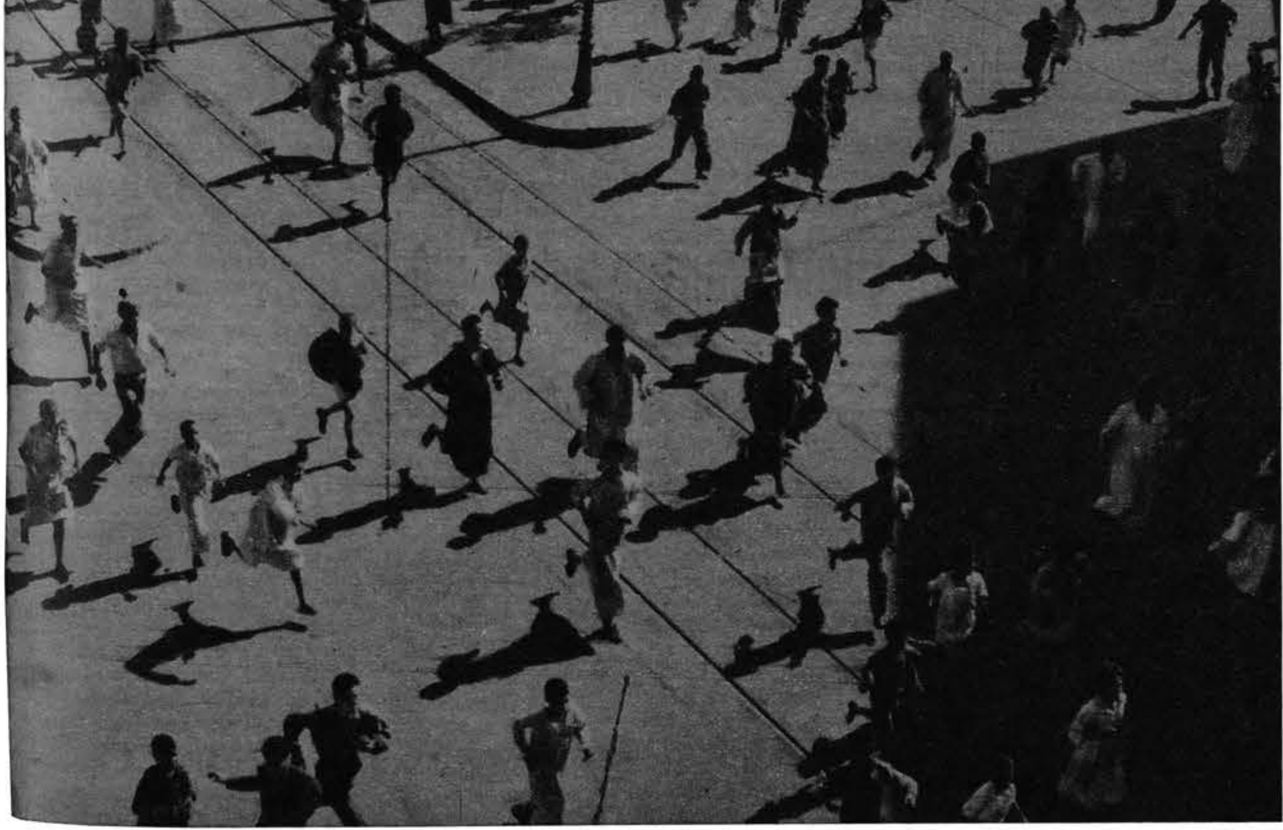
Un camion de la police égyptienne patrouille un quartier de la capitale.



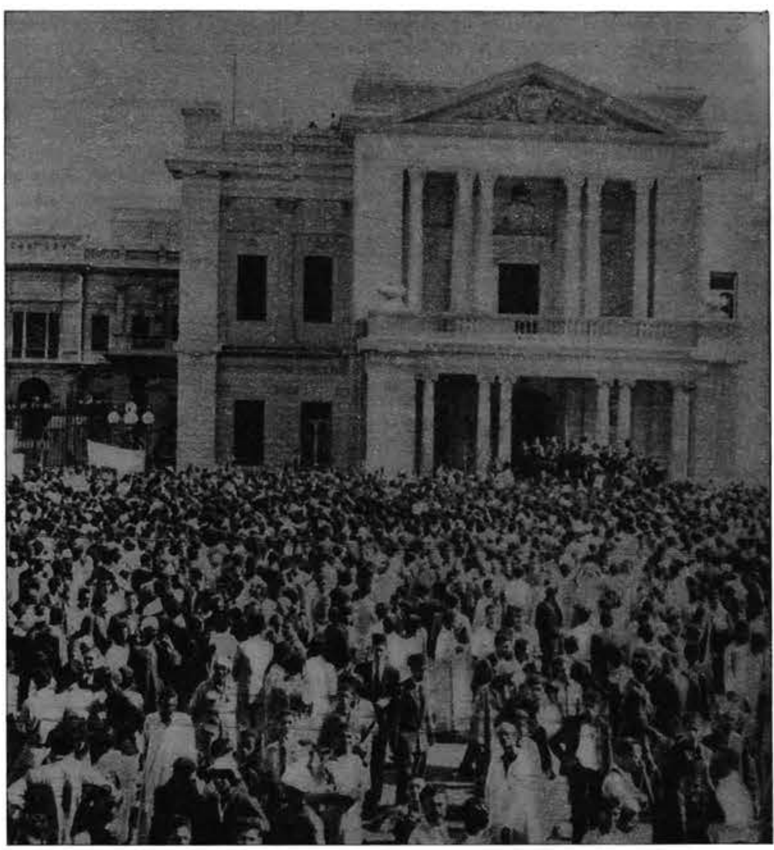
L'intérieur du temple Aschkénazi après avoir été mis à sac par les pillards.

LES MANIFESTATIONS DU CAIRE

Vendredi dernier, jour anniversaire de la Déclaration Balfour, les pays arabes avaient décidé une grève de deux heures. Au Caire, tous les magasins avaient fermé leurs portes et les rues semblaient désertées. La circulation des véhicules même fut interrompue à dix heures précises. C'est à ce moment que les manifestants, se rendant en bon ordre à travers les principaux quartiers de la capitale, défilèrent en nombre, faisant ainsi une démonstration collective publique de leur attachement à la cause arabe, en opposition à l'immigration juive en Palestine. Mais en marge de ces manifestations pacifiques, une foule de pillards, composés d'une racaille malfaisante, prirent d'assaut des magasins de vente, malgré leurs portes fermées qu'ils enfoncèrent, et se livrèrent à toutes sortes de rapines. La police, alertée, put maîtriser rapidement cette horde de vagabonds déchaînés. Et grâce aux mesures sévères prises aussitôt, la capitale a vite repris son aspect tranquille.



A travers une rue, les pillards, dont plusieurs ont été arrêtés, poursuivis par la police courent à la débandade.



Les manifestants, pacifiques, rassemblés devant le palais d'Abdine.



Une attitude de S.A. la Begum dont la beauté s'allie à l'élégance.

LA BEGUM AU CAIRE

S.A. Om Habibeh Aga Khan, épouse de l'Aga Khan, est de retour au Caire, avec son mari. Ils reviennent d'une longue tournée, et se préparent à rentrer aux Indes.

S.A. la Begum descend les marches de l'escalier intérieur du Mena et s'avance vers nous. Grande, belle, elle est vêtue d'une robe imprimée blanche et bleu marine, et coiffée d'un turban blanc. « Enchantée de faire votre connaissance », dit-elle en nous tendant la main cordialement. Un sourire accueillant. On se sent tout de suite à l'aise. Nous nous installons dans le jardin.



S.A. la Begum portant avec grâce le sari national.

— Savez-vous que je n'ai pas eu le temps de visiter ce beau jardin ? Nous menons une vie tellement agitée et rapide ! On est à peine installé quelque part, qu'il faut repartir... Nous sommes comme des pigeons voyageurs, ajoute-t-elle en éclatant de rire.

« Depuis notre dernier passage au Caire, en mars, nous avons fait 50.000 kms en avion. Nous sommes allés dans l'Est et le Sud africain, en passant par Nairobi, où mon mari a beaucoup de sujets ; puis nous avons poussé jusqu'au cap de Bonne-Espérance... Je crois que je n'ai jamais rien vu de plus beau que cette région. La Côte d'Azur ne soutient pas un instant la comparaison. »

— Après cela, vous vous êtes rendus en Europe ?

— Oui, nous revenons de Suisse après un séjour de six semaines. J'ai été rejoindre mes parents à Genève, pendant que mon mari retrouvait ses enfants.

— Vous n'avez pas revu la France ?

— Nous avons passé trois jours à Cannes, ma ville natale, mais je n'ai pas revu Paris. J'ai quitté la France au début de la guerre.

Et elle me montre des mouches en or, de différentes tailles, admirablement travaillées, qui sont accrochées un peu partout sur sa robe.

— Voici une création parisienne, ajoute-t-elle. On peut en obtenir facilement. La seule restriction provient du fait que les bijoutiers exigent le payement de la contre-valeur, et du travail de leurs bijoux, en or.

La conversation se poursuit facile, agréable. Son Altesse a passé plusieurs années en Suisse. Durant les hostilités, sa principale distraction était le théâtre et l'Opéra : elle a vu *la Traviata* 50 fois !

Elle fait de la natation, de l'aviron, du golf ; elle aime beaucoup le ski. Elle connaît deux langues : le français et l'anglais, aime beaucoup Somerset Maugham, apprend l'hindoustani, adore la musique, préfère Mozart et Wagner. Elle aurait désiré s'installer au Caire.

— Comprenez-vous ? L'Egypte est pour nous le pavillon du monde musulman.

Mais elle est très heureuse de revoir les Indes, qu'elle a quittées huit ans plus tôt, après un court voyage. C'est la première fois qu'elle s'y rend depuis son mariage.

— Nous avons l'intention de passer par l'Himalaya et de nous rendre à Bombay. Nous verrons le Taj Mahal, durant la pleine lune.

— Conserverez-vous le costume européen ?

— En privé, oui ; mais pour toutes les réceptions, je porterai le sari, comme je l'ai fait très souvent déjà.

On vient prévenir Son Altesse que le médecin l'attend.

— Je suis sourde d'une oreille, me confie-t-elle. Usage abusif de l'avion. A la suite de chaque voyage, je perds l'ouïe pendant quelques heures.

Elle me tend de nouveau la main très cordialement et s'en va, laissant le souvenir d'un sourire charmant.

I. Z.



Notre collaboratrice prend des notes au cours de son interview.
(Photos Jean Weinberg)

Réflexions



LA FRANCE A LA CROISÉE DES CHEMINS

De sa politique intérieure, du régime qu'elle se donnera, de son mode de vivre, dépendra le prestige de la France, pays d'élection, jusqu'ici, de l'esprit et du cœur.

Les élections françaises ont été la première indication de la volonté de la France nouvelle. Une indication de l'orientation qui se dessine vers un régime d'ordre plus démocratique et une indication, non moins catégorique, que le passé doit être enterré définitivement. Ce n'est pas le parti, assez mêlé, du Mouvement Républicain Populaire, où se sont réfugiés, avec quelques figures nouvelles, des noms anciens, qui pourra jouer le rôle d'arbitre entre le parti socialiste et le parti communiste. Et ne faut-il pas craindre que derrière cette étiquette pompeuse ne se réfugie aussi la défense « in extremis » d'idées hérities plus ou moins directement des radicaux et des grands bourgeois avides de la Troisième République ? Mais l'indication la plus nette c'est la défaite absolue du parti radical, et c'est dans ce fait qu'on doit trouver les plus grands motifs d'espérance.

J'ai écrit un jour que la France restait, en son fond, la grande nation qu'elle a toujours été, que la défaite n'avait abattu ni son courage, ni son énergie et qu'elle fut la victime moins de sa politique que de ses politiciens. Ces politiciens, ce sont les radicaux qui, à part quelques rares éclipses, ont toujours été à la tête de ses divers gouvernements. On peut le dire aujourd'hui, après que les Français eux-mêmes, par leurs votes, l'ont dit : ils furent à l'origine des malheurs de la patrie française, ils ont été les fossoyeurs d'une grandeur dont le monde entier était ébloui.

Il n'est pas dans mes intentions d'énumérer, au cours de ces réflexions rapides, le mal que, sans le vouloir sans doute, les radicaux ont causé à leur pays par leur souplesse immorale autant que par leur lutte contre le catholicisme. Ils ne furent jamais les héritiers naturels, malgré leur prétention, de la grande révolution. A la veille de la guerre, ils représentaient en réalité ce que les peuples détestent le plus désormais : la défense du vieux capitalisme et de ses méfaits.

●

Grisés par de nombreux succès électoraux, ils ont fini par s'accommoder d'une paresse intellectuelle qui les dispensait d'agir et les poussait à des manifestations verbales avec lesquelles ils endormaient l'espoir des foules.

Il serait misérable et odieux de défigurer l'image d'une France qui a toujours son rôle à tenir et de prétendre expliquer par des raisonnements suspects sa défaite. Pouvons-nous soutenir, sous peine d'injustice, que la faute d'une prétendue élite fut la faute de tous ? Si l'étranger, stupéfait par ses malheurs, a été si profondément déçu, c'est parce qu'il attendait beaucoup d'un pays qui était un directeur de pensée. Dans le jugement de certains, et parmi les plus notoires, il n'a été tenu compte, hélas! que de hasards et de circonstances fortuites.

La France est encore blessée, et elle n'a pas fini de panser ses blessures. S'il y faut un certain temps, d'ores et déjà nous pouvons du moins saluer sa volonté de renouvellement. N'oublions pas que chez elle rien, ou à peu près, ne se passe comme ailleurs. Son tempérament, si simple en apparence, est fait de mille complexités qui se reflètent dans les manifestations de sa pensée politique. Il est possible que dans les heures nouvelles, des erreurs soient encore commises — et la France n'a pas le monopole des erreurs — mais si la France veut vivre, et le monde a besoin qu'elle vive, la révision de toute la politique passée est indispensable. Son avenir doit répondre à son passé véritable, le seul qui compte, celui qui, dans le domaine de l'intelligence, assura sa suprématie.

●

« Ce n'est pas par la surface des territoires qu'elle occupera », a déclaré M. Léon Blum, dont la souffrance a épuré la pensée, « que je mesurerai sa grandeur, mais dans l'influence qu'elle exercera dans la direction spirituelle du monde. » Or, plus que jamais, cette direction spirituelle doit être sa plus noble passion et son plus constant souci. Aucune puissance désormais, malgré ses vastes territoires et ses richesses, ne peut se croire inviolable. L'horrible menace de la bombe atomique plane également sur tous et, par l'affreuse dévastation, l'égalité dans la mort est le triste lien qui unit les hommes.

Si nous sommes si anxieux de l'avenir, c'est que nous nous apercevons que cette guerre qui devait sauver la civilisation semble, après la diabolique désagrégation de l'atome, la mettre au contraire plus en péril.

Ici encore le monde voudrait pouvoir se tourner vers la France qu'il a aimée et qui, par touches successives, sut admirablement organiser l'équilibre entre les forces de l'intelligence et celles du cœur. Non, la civilisation ne peut être jamais le triomphe de la mécanique, mais seulement de la morale ; et c'est encore en France, malgré ses politiciens éphémères et néfastes, que l'univers est impatient de retrouver le lieu d'élection pour la fusion des intelligences où se forgent les fines armes de l'esprit moral.

A la croisée des chemins, il reste à la France de concilier ce qui, à première vue, peut paraître inconciliable. De sa politique intérieure et du régime qu'elle se donnera dépendront son influence et son salut. Socialistes, communistes, modérés, autant de formules par lesquelles les Français ont voulu exprimer leur mode de pensée. C'est une chose, mais il est une autre qui doit emporter l'adhésion unanime : et c'est le mode de vivre.

Le peuple français n'a que faire d'une étiquette, il lui faut la liberté, la tolérance, la justice. Il lui faut surtout l'égalité, une égalité qui ne nuise pas à l'initiative, pourvu que celle-ci, en marge de la loi, ne prépare pas le retour à la prépondérance politique de la bourgeoisie égoïste pour qui le christianisme n'est qu'un alibi et l'argent, le but et l'idéal.

Il lui faut surtout que soit close la période de haine et de vengeance. Si elle choisit le chemin clair, austère et actif du travail et du sacrifice ; si elle retrouve le besoin d'aimer, de s'aider, d'agir en commun, elle aura réalisé le miracle de sa résurrection.

GEORGES DUMANI

A l'Académie Mallarmé

FRANCIS DE MIOMANDRE

Quel sens donner à cette élection toute récente, sinon que la vision esthétique du monde, particulière à l'auteur d'« Hérodiade », peut s'exprimer en prose aussi bien qu'en vers ? Félix Fénéon n'était pas même poète et Francis de Miomandre qui lui succède n'a écrit, entre 1898 et 1900, qu'un seul recueil de vers : « Reflets et Souvenirs », d'assez stricte « obédience » mallarméenne.

Devenu romancier, après la publication de poèmes en prose, entre autres : « L'amour aime les lieux abandonnés », avec sa chute en mineur si émouvante, Miomandre s'amusa à décrire, d'un ton railleur, certaines aventures de jeunesse — folies et désillusions de l'amour — caprices d'une imagination facilement séduite par les mirages de la vie.

D'autre part, se plaisant aussi à peindre ce qu'avait d'imprévu et de vaudevillesque la vie de Paris, à la veille de 1914, puis interrompant peu à peu gambades et clowneries pour des réalités moins burlesques, il découvrait sa vraie nature et sa vocation littéraire dans cet état demi conscient de rêve « éveillé », qui lui était coutumier, à certaines heures. Etat de demi-sommeil, intermédiaire entre celui de Mallarmé, toujours conscient de ses symboles — « écrire, qu'est-ce, sinon tendre le nuage, précieux, flottant sur l'intime gouffre de chaque pensée ? » (Divagations) — et celui de Nerval, rêvant en plein sommeil — « pâles figures gravement immobiles qui habitent le séjour des limbes » ou « clarté qui illumine et fait jouer ces apparitions bizarres » (Aurélie).

De « Samsara », de « Fil d'Ariane » et de « Fugues », les meilleurs livres peut-être de Miomandre, avec « Somnambules de l'Eau », plus d'un dira qu'il ne s'y trouve qu'incohérence et désordre alors qu'y règne pourtant une savante harmonie. Ah ! c'est qu'il faut les dons les plus rares, aussi bien chez le lecteur que chez l'auteur, pour survoler le réel et se tenir en équilibre entre l' « imaginaire » et le « possible ». Et c'est parce que Francis de Miomandre a réussi, sans jamais abandonner la réalité humaine, à nous maintenir par ses symboles poétiques dans la beauté du rêve, qu'en signe de gratitude nous saluons son entrée à l'Académie Mallarmé.



J. DUPERTUIS



Les manifestantes, portant des écriteaux où il est écrit « femmes oubliées », défilent devant l'ambassade des Etats-Unis.

FEMMES OUBLIÉES

Une manifestation monstre eut lieu récemment à Baxton Hall, Westminster, de femmes venues de toutes les parties de l'île britannique. Que voulaient exactement ces charmantes filles d'Eve ? Tout simplement obtenir l'autorisation de traverser l'Atlantique pour aller rejoindre leurs maris aux Etats-Unis ! Le Baxton Hall étant trop étroit pour les contenir toutes, 150 d'entre elles vinrent représenter les 1.500 épouses désireuses de retrouver au plus vite leurs moitiés. Mais les formalités sont longues et les femmes impatientes. Aussi ont-elles décidé de se liguer pour obtenir leur permis de départ. Ci-dessus : Un seul homme parmi cette foule féminine se préparant à pénétrer au Baxton Hall de Westminster. Il a épousé une W.A.C. et veut rejoindre sa femme.



Une femme portant son bébé s'est jointe à la manifestation. Veut-elle apitoyer les autorités ?



S. CADÉMÉNOS

La mort de Me S. Cadéménos a laissé un vide dans la société du Caire. Sa forte personnalité est évoquée ici avec émotion par son ami Me José Caneri.

Vivant, il occupait une place à part, qui échappait aux étiquettes, aux classements, aux cloisonnements, une place volontairement en retrait, dans les marges — dans des marges de luxe.

Mort, il continue.

Il continue, puisqu'on le discute avec âpreté — comme s'il était encore là.

Au physique : un faune tirant sur l'ægipan, déboulonné de son socle, lancé à la poursuite de la troupe légère et apeurée des dryades.

Au moral : un humaniste du Quattrocento, nourri du miel de la sagesse antique qu'il distillait avec un dard acéré.

Sa conversation substantielle, enjouée, débraillée, prolongeait le contraste et terrifiait le philistin.

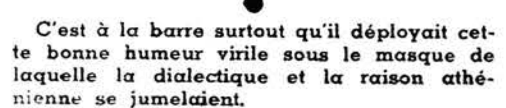
Nous résoudrons-nous jamais à admettre que la verdeur des propos est l'alibi des timides, tout comme l'ironie est la pudeur des sensitifs ?

La manière dont il admirait une étoffe, un vase, une reliure, un texte, témoignait d'une jaillissante sensibilité, d'une sensibilité qu'il camouflait jalousement sous une rudesse de convention.

De cette rudesse, n'ont souffert que ceux qui ignoraient les règles de jeu.

Les autres souriaient, et passaient.

●



C'est à la barre surtout qu'il déployait cette bonne humeur virile sous le masque de laquelle la dialectique et la raison athénienne se jumelaient.



S. Cadéménos, sur le ponton du « Cairo River Club » dont il était un membre actif.

Adversaire peu commode, tout juste courtois, ne ménageant ni bêtes ni gens, toujours sur ses ergots, toujours hérissé, sec et épineux, comme dit quelque part M. de Cambrai, toujours prêt à donner du boutoir pour la seule joie du choc en retour.

Mais quelle technique dans la manière d'attaquer de biais le thème conducteur d'un litige, et, tout en développant sa thèse, de miner par des travaux subtils de sape la version de l'adversaire, d'un adversaire qu'il méprisait cordialement, quel qu'il fût ! Quelle clarté platonicienne dans ses exposés dont l'habileté homicide dégageait une évidence irrésistible ! Quel art de magnifier le fait-divers le plus sordide, pour l'ériger à la hauteur d'un drame qui devenait soudain le centre névralgique sur lequel se concentraient l'anxiété du juge, l'inquiétude du contradicteur !

Tout cela, sans apprêt, sans effort apparent, dans une débandade d'autant meurtrière qu'insaisissable, sous un feu roulant d'arguments qui faisaient mouche à tous les coups.

On peut l'apprécier, on peut le déprécier : il n'est plus là pour rectifier le tir, pour rétablir l'équilibre par ces gauchissements imprévus dont il avait le secret ; il n'est plus là pour avoir le dernier mot, le mot dont on ne se relevait pas.

Tout de même, maintenant qu'il a décrit sa parabole et que sa grande voix rauque s'est tue, avouons, mes frères, que nous avons perdu quelque chose de proprement irremplaçable.

D'aucuns, encombrés de rancunes, hésiteront à en convenir.

Mais la famille judiciaire d'Egypte enregistrera une baisse dans l'éclat de son auréole.

Et c'est cela seulement qui compte.

Tout le monde est nécessaire, certes : mais celui qui vient de nous quitter était indispensable à l'hygiène, au prestige, à la savoureuse physionomie du Barreau mixte.

JOSE CANERI

ESSOR DES SYNDICATS

Rentré de Paris où il a pris part au Congrès Mondial des Syndicats, Mohamed Youssef El Moudarrek a fait part à « Images » de la nouvelle situation du mouvement syndical en Égypte.

Le départ des représentants égyptiens pour le Congrès Mondial des Syndicats à Paris a été l'occasion d'une grande manifestation de joie dans les milieux ouvriers d'Egypte. Mohamed Youssef El Moudarrek, le délégué des syndicats des entreprises commerciales du Caire, était le chef des membres égyptiens. Il nous a parlé de son voyage et de la situation présente du mouvement syndical en Egypte.

« Le Congrès de Paris fut un succès complet. Il avait comme but essentiel la formation de la Fédération Mondiale des Syndicats. Les membres se sont quittés après avoir établi les bases de cette Fédération sur des fondements solides. Plus de 66 millions de travailleurs avaient envoyé leurs représentants, et leur volonté commune s'est concrétisée de la manière la plus complète. C'est un sujet d'orgueil légitime pour les ouvriers égyptiens qu'ils aient pu envoyer des délégués à une aussi belle manifestation d'unité et de confiance dans l'avenir. Nous devons nous attendre ainsi à une participation de plus en plus grande des organisations syndicales dans la vie politique et sociale des pays du monde entier.

« Le Congrès nous a donné l'occasion de faire connaître au monde extérieur la situation du mouvement syndical en Egypte. J'ai fait imprimer dans ce but une brochure spéciale pendant notre séjour à Paris. Nous nous sommes rendu compte que plusieurs délégués ne se doutaient même pas de l'existence de nos syndicats. Il a fallu répondre à leurs questions et leur fournir tous les renseignements demandés. »

Le mouvement syndical en Egypte a commencé en 1903 : s'il avait suivi son cours normal, il aurait été aujourd'hui un des mouvements relativement le plus puissant du monde. Son premier obstacle fut le refus officiel de le reconnaître. Il est resté stationnaire jusqu'en 1935. A cette date, on peut dire que la conscience politique et l'esprit de corps des ouvriers étaient encore bien faibles.

En 1935 et 1936, de nombreux syndicats furent formés auxquels participèrent environ 8.000 ouvriers. El Moudarrek prit une part active à ce mouvement. Syndicaliste énergique depuis 1919, il faisait des voyages fréquents dans les grandes villes et en province, pour coordonner les fils de l'activité syndicale encore naissante.

« Mais le mouvement resta stationnaire jusqu'en 1942, nous dit encore El Moudarrek. A cette date, le gouvernement, prévoyant l'ampleur de la réaction ouvrière après la guerre, décida de créer un statut légal aux syndicats. La loi qui a été conçue par Abdel Hamid Abdel Hak fait époque dans l'histoire syndicale égyptienne. Elle permet l'institution de syndicats, sans déterminer avec précision leur forme. Mais dans l'ensemble, son esprit permettait de poser en règle que les syndicats ne s'étendraient pas aux ouvriers de toute une profession, mais essentiellement à ceux d'une même entreprise ; des exceptions notoires se firent toutefois jour par la suite.



Mohamed Youssef El Moudarrek prenant la parole à la réception organisée à son retour du Congrès Mondial des Syndicats qui s'est tenu à Paris et où il a représenté le mouvement ouvrier égyptien.

« Dès la parution de la loi, soixante-neuf syndicats — le double de ceux créés en quarante ans — furent fondés. En 1943, cent quatre-vingt-treize syndicats furent formés. L'année suivante, cependant, onze d'entre eux, groupant trois mille ouvriers, disparurent.

« Aujourd'hui, le nombre des ouvriers syndiqués est de 94.741, chiffre officiel, qui ne correspond pas exactement à la réalité. Toutefois, il faut ajouter qu'une grande partie de la population égyptienne, toute celle qui est occupée aux champs, n'a pas encore le droit de se syndiquer.

« Les syndicats ont grandement progressé dans l'organisation de leur travail. Ils agissent de plus en plus fréquemment dans l'intérêt des ouvriers individuels en conflit avec leurs patrons ; dans les litiges qui sont jugés à l'amiable par le Bureau du Travail, ils sont souvent consultés.

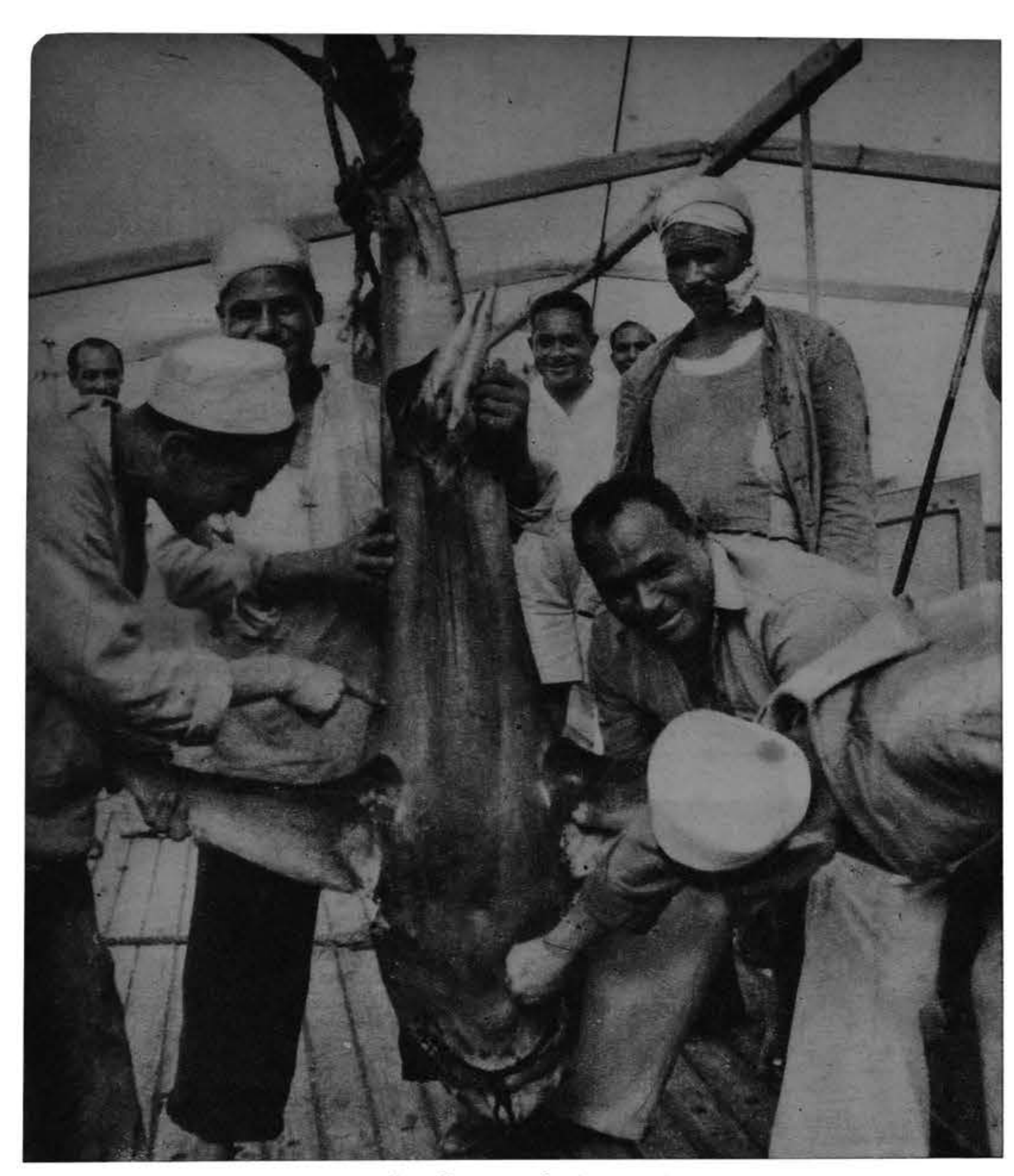
« Ils se chargent souvent des secours et des soins médicaux aux ouvriers malades ou nécessiteux. Et, à cet effet, ils ont constitué des réserves financières importantes. C'est ainsi qu'ils ont pu ramasser les sommes nécessaires au départ de la délégation syndicale à Paris.

« Les syndicats désirent être consultés également dans la rédaction des lois sociales. Ils ont constitué un Comité d'Union des Syndicats qui a formulé un certain nombre de demandes économiques.

« La formation d'un Comité ouvrier pour la Libération Nationale a eu pour effet de mettre également au premier plan la nécessité pour les syndicats de combattre dans l'arène politique. Jusqu'ici, les syndicats s'étaient maintenus en dehors de la politique.

« Les dernières élections, où deux candidats ouvriers furent présentés, firent comprendre aux ouvriers qu'en organisant leurs rangs, ils pourraient dans l'avenir avoir des délégués au Parlement, qui défendraient leurs droits et leurs opinions. Ce Comité n'a d'autre but que de révéler la conscience politique croissante des masses ouvrières. Certes, nous ne sommes encore qu'à l'aube du mouvement. Mais l'énergie qu'il manifeste dès aujourd'hui nous donne bon espoir que les différents obstacles seront vaincus les uns après les autres. »

A. H.



Le requin est accroché à un palan. Il mesure 2 mètres environ et sa denture ressemble à un piège à loup. Les requins croisent en grande quantité autour des phares de la mer Rouge.

Pêche aux Requins

Au cours de sa croisière en mer Rouge, notre reporter a assisté à une pêche aux requins. Ces monstres marins n'hésitent jamais à s'attaquer à l'homme et croisent en grand nombre aux alentours des phares.

Entre El Tor et le phare d'El Achrafi, de forts courants et les vents descendants du Sinaï agitent toujours cette partie du golfe de Suez. Des mouettes tourbillonnent autour de l'« Aïda », signe que le temps va s'améliorer. « Sinon, me renseigne un des officiers, elles seraient restées au port. »

Après trois heures de navigation, nous arrivons au nouveau phare d'El Achrafi. Construit sur un îlot rocheux, en pleine mer, il a remplacé un ancien phare qui se trouve toujours à une centaine de mètres plus loin, sur un autre îlot. Nous accostons en barque avec difficulté.

L'ancien phare, entièrement métallique, n'offrait aucun confort au gardien. Ce dernier devait, en pleine nuit et en plein hiver, grimper le long d'un escalier en spirale ouvert à tous les vents. Aujourd'hui, ce phare est rongé peu à peu par la rouille.

Assis sur le parapet de la cour, je vois dans l'eau claire des poissons de rêve sortir de sous les rochers. L'un d'eux, énorme, de couleur vert jade avec une queue rouge, se promène majestueusement dans son domaine.

En retournant au bateau, notre barque heurte légèrement un récif de corail. Heureusement, il ne se produit aucun dommage. Les matelots ont arraché aux rochers des plantes coraliennes qui deviendront au bout de quelques jours d'un blanc éclatant.

Sur le bateau et en attendant la fin du ravitaillement du phare, plusieurs personnes se livrent à la pêche. Au bout d'une heure, 7 à 8 gros poissons, pesant environ 10 kilos chacun, sont pris. L'un d'eux, tacheté de rouge, met du temps à mourir et ouvre rythmiquement sa bouche à la recherche d'une impossible respiration.

Enfin nous appareillons de ce lieu désolé.

SERPENTS ET PHOQUES

• Nous sommes entrés dans le détroit de Jubal, en route pour l'île Chadwan. Des lames, hautes d'une dizaine de mètres, secouent notre bateau dans tous les sens. Enfin, cette grande île montagneuse fait son apparition. Elle garde l'entrée du golfe de Suez comme Perim garde le Bab-el-Mandeb. Une chaîne de collines rougeâtres, pleines de ravins, sans une trace de végétation, sans grève ni récif côtier, tombent à pic dans la mer. Le phare est édifié sur la pointe sud, face à la haute mer, pour marquer la passe aux navires entrant dans le golfe. A gauche et à droite, de vastes récifs s'étendent à plus de six milles au large. Durant le jour, on voit émerger à l'Est le grand massif du Sinaï avec son sommet de 2.602 mètres, et à l'Ouest, très loin, les montagnes déchiquetées de la côte africaine. La navigation dans le détroit est facile en plein soleil, l'île étant visible ; mais la nuit tout disparaît, et, pour peu que le navire ait été dépalé, il risque de manquer le chenal profond large de dix milles et d'aller s'éventrer sur les roches sous-marines. On comprend donc l'importance de ce phare.

Les gardiens du phare de Chadwan m'ont raconté que l'île est habitée par une quantité innombrable de serpents. Ne trouvant rien à manger, quelques-uns de ces reptiles se sont presque apprivoisés et viennent d'eux-mêmes près des habitations chercher un peu de nourriture. Les gardiens leur donnent également de l'eau, laissée à leur intention dans des assiettes.

D'après une légende rapportée par les marins, des phoques vivent autour de cet îlot. Henry de Monfreid affirme que certains de ses matelots lui ont dit en avoir vu allaitant leurs petits. « Peut-être, écrit Monfreid, ont-ils vu des vaches marines ou des lamentins, bêtes étranges au buste vaguement humain qui vivent dans ces mers et dont l'imagination des premiers navigateurs fit sans doute naître les sirènes. »

Les captures de l'Institut d'El Ghardaka semblent confirmer ces légendes.

PHOSPHATES, OR ET PÉRIDOTS

• Nous quittons Chadwan pour Safaga où nous arrivons au coucher du soleil. Les mouettes ont refait leur apparition. Nous jetons l'ancre dans l'immense baie de Safaga, capable d'abriter toute une flotte. Pendant la guerre, de grands convois, venant du cap de Bonne-Espérance, y ont déchargé leurs cargaisons. Là, les navires étaient à l'abri des bombardements. Une route et un chemin de fer avaient été construits pour relier Safaga à Kéneh, d'où les marchandises et les munitions étaient réexpédiées en Basse-Egypte. On peut dire que c'est en partie grâce à Safaga qu'El Alamein fut possible.

• Le lendemain matin, Kosseir apparaît. Elle semble écrasée par les pics dentelés qui l'entourent. La ville est sale et misérable. Les seules choses modernes visibles sont le condenseur qui distille l'eau de mer pour donner à boire aux habitants (la région n'a aucun puits) et le pont métallique surplombant la mer et qui permet aux wagonnets de décharger directement leurs phosphates dans les cales des navires. Le directeur de la Société des Phosphates nous reçoit aimablement et nous fait visiter l'usine, la centrale électrique, etc. Des religieuses italiennes dirigent une école et un ouvroir pour les enfants des ouvriers. Un petit musée zoologique conserve dans ses vitrines la plupart des spécimens de la faune terrestre et sous-marine de la région. Les couleurs naturelles sont visibles grâce à un procédé spécial de conservation. Nous admirons une magnifique cigogne capturée il y a quelques années. Il paraît que des milliers de cigognes viennent chaque année passer l'hiver ici.

La Société des Phosphates (qui est une société italienne mise sous séquestre) produisait avant la guerre 350.000 tonnes par an ; elle n'en produit plus que 240.000. Ses mines constituaient les seules sources de phosphates (à part celles de l'Amérique) à la disposition des Alliés pendant les hostilités. Elle a fourni ses phosphates (qui sont surtout utilisés comme engrais) aux Indes et à l'Afrique du Sud.

Cette région de la mer Rouge est riche en produits miniers de toutes sortes. A part les phosphates de Safaga et de Kosseir, il y a du talc presque à l'état pur, du plomb, du fer, de l'or et des péridots. L'or se trouve dans les mines d'El Sokkari, connues et exploitées il y a des milliers d'années par les anciens Egyptiens notamment sous le règne de Séti Ier. Les péridots, qui sont des pierres précieuses d'un vert jaunâtre, se trouvent en grande quantité dans l'île Saint-John, au sud de Kosseir. Une pierre d'une valeur de 1.000 livres y aurait été récemment découverte.



Un requin s'est laissé prendre à un hameçon ordinaire. Une corde est lancée du bateau pour hisser le squale à bord. On le voit ici flottant à la surface.

Une auto nous conduit à une mine située à 30 kilomètres à l'intérieur. Le paysage cyclopéen semble avoir été conçu par une imagination en délire. Des infiltrations d'eau saumâtre forment un petit point d'eau non potable où seules les gazelles viennent s'abreuver.

La mine d'El Atchana (nom symbolique) est entièrement dirigée par un personnel égyptien. L'ingénieur nous fait descendre dans une des galeries. La chaleur y est étouffante, et l'on peut s'imaginer la température qu'il y fait en été lorsque certains puits atteignent une profondeur de 400 mètres, dont 200 au-dessous du niveau de la mer. Le phosphate est extrait à la dynamite. Les lueurs falotes des lampes à acétylène projettent des ombres chinoises gigantesques sur les parois de la galerie. Une fois à l'extérieur de la mine, le vent violent nous étourdit et sèche rapidement les grosses gouttes de sueur qui perlent sur nos fronts.

LE REQUIN MANGEUR D'HOMMES

• Je suis brusquement réveillé à 6 heures du matin par des coups frappés à ma porte et par des cris : « Un requin est pris, venez vite ! » J'empoigne mon appareil photographique et me précipite sur le pont juste à temps pour voir le quartier-maître Ahmed tirant hors de l'eau un requin-marteau de taille respectable. Le requin donne des coups de queue à droite et à gauche, mais il est finalement maîtrisé grâce à de grosses cordes qui l'immobilisent. Ahmed, armé d'un couteau de cuisine, se met en devoir de lui charcuter la bouche pour enlever l'énorme hameçon auquel le requin s'est accroché. On le hisse ensuite au moyen d'un palan et, pendant qu'il est encore plein de vie, les matelots lui ouvrent le ventre. Puis ils lui enlèvent le cœur et, chose bizarre, cet organe continue à battre pendant une dizaine de minutes après avoir été séparé du

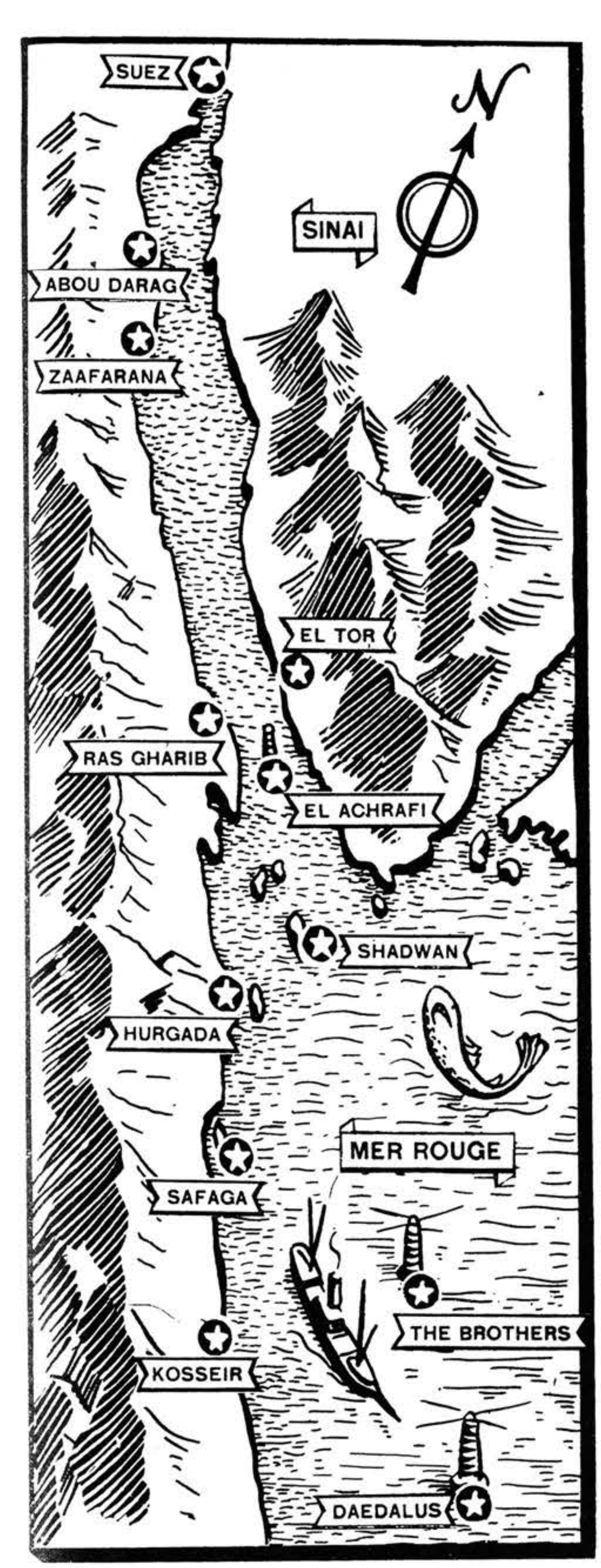


Un poisson aux multiples couleurs pris à 400 mètres de profondeur. Les poissons des abysses produisent de la lumière qui est projetée par leurs yeux.

Le quartier-maître Ahmed essaie d'enlever à l'aide de son couteau le gros hameçon qu'un second requin a avalé avec l'appât. Une grosse corde immobilise celui-ci. Un coup de queue du requin peut abattre un homme très facilement.



Trois matelots de l'« Aïda » tirent avec vigueur sur les cordes qui permettent de hisser les barques mises à la mer. Ces matelots aident parfois à la capture des requins.



Carte de la mer Rouge montrant l'itinéraire suivi par l'« Aïda ». Daedalus, où eut lieu la pêche aux requins, se trouve approximativement à la hauteur d'Assouan.

Tout ce spectacle n'est pas très ragoûtant pour les non-initiés, mais les matelots n'en ont cure. Pour eux, le requin signifie une amélioration imprévue de leur ordinaire ; de plus, il ont tous des comptes à régler avec ce monstre marin. La mer Rouge pullule de requins et les matelots de l'« Aïda » doivent toujours faire attention à ne pas laisser traîner leurs mains dans l'eau lorsqu'ils descendent en barque pour ravitailler un phare. L'endroit où nous sommes (le phare de Daedalus) est renommé pour l'abondance des requins-marteaux qui s'y trouvent. Ce sont des squales qui n'hésitent jamais à attaquer l'homme.

Daedalus s'élève sur un récif madréporique de quelques centaines de mètres de diamètre, reconnaissable de jour par le ressac occasionné par le peu de profondeur de l'eau qui le recouvre. Mais tout alentour la mer atteint des profondeurs insondables. C'est le paradis des pêcheurs, et des poissons — sortant de l'ordinaire — sont tirés de ce gouffre. Un des matelots pêche un poisson aux couleurs multiples, ayant des yeux exorbités. C'est un poisson électrique. Les profondeurs de la mer étant complètement obscures, les savants se sont toujours demandés pourquoi les poissons des abysses avaient des yeux. Il a été prouvé que certains d'entre eux produisent de la lumière qui est projetée en avant à travers leurs yeux.

— Daedalus a lui aussi son histoire, me dit un des gardiens qui vient justement d'arriver du phare. Pourtant les marins savent habituellement estimer à leurs justes valeurs les services que nous leur rendons. Aussi est-il rare qu'ils manquent à leur devoir, comme cela eut lieu il y a quelques années.

« Nous étions donc à Daedalus, reprit-il en allumant une cigarette. Comme vous avez pu vous en rendre compte, c'est un phare perdu, situé à 100 milles au sud de Kosseir. Il est d'un abord difficile, et la mer hors du récif atteint brusquement des profondeurs insondables. Une houle continuelle vient se fracasser contre les parois du bâtiment et le vent souffle presque constamment en tempête. Imaginez dans ce cadre d'Apocalypse un homme gisant sur son lit avec 40° de fièvre depuis 5 jours. Nous avions employé tous les rudiments de notre science médicale pour le soulager, mais sans résultat. Il commençait à avoir le délire. Nous eûmes peur, mon collègue et moi, et décidâmes d'envoyer un S.O.S. au premier bateau visible.

« Installé au balcon du premier étage, ma lampe électrique à batterie entre les mains, je scrute l'horizon. Au-dessus de ma tête, les grands faisceaux du phare ouvrent par intermittence des pans dans la nuit. Une heure passe. Enfin, j'aperçois les feux de position d'un grand bateau. Je manœuvre tout de suite ma lampe : « S.O.S., S.O.S., trois points rapides, trois traits, trois points, trois traits... homme dangereusement malade, réclamons un médecin... réclamons un médecin... » J'attends le cœur battant. Le bateau nous a-t-il vus ? Aura-t-il remarqué cette petite lumière perdue dans l'immensité nocturne ? Oui, il nous le fait comprendre en Morse, mais il ne s'arrête pas. Bientôt il devient à peine visible, puis plus rien.

« Peut-être avait-il ses raisons ? La mer était trop agitée. Si en plein jour il est déjà difficile d'approcher en barque de Daedalus, vous pouvez vous représenter ce que cette opération comporte de risques la nuit ! Le fait est que ce bateau, puis un autre, passèrent leur chemin sans s'arrêter. Ce n'est qu'au petit jour qu'un cargo envoya une baleinière chercher notre malade pour le transporter à l'hôpital de Kosseir. Il était temps. »

Entre temps, un second requin s'est laissé prendre à un petit hameçon ordinaire dont la ligne est tenue par un officier du bord. Une petite barque est mise à l'eau. Son équipage passera autour du requin un nœud coulant afin qu'il puisse être hissé à bord. Une fois sur le pont, le nœud coulant se défait et l'énorme poisson, libéré, donne des coups de queue. Comme il est sensiblement plus petit que le premier, le quartier-maître (qui mesure lui-même 1 mètre 90) saisit le requin à bras-le-corps, le renverse sur le dos de façon à ce que sa bouche soit à l'extérieur et le maintient ainsi fermement. La scène a été si inattendue que tout le monde éclate de rire.

Au déjeuner de midi, je suis obligé d'admettre que la chair du requin est assez tendre. Sa denture, que l'on a enlevée comme trophée, est aussi solide que de l'acier, et la mâchoire supérieure s'emboîte exactement dans la mâchoire inférieure comme le ferait un piège à loup.

Daedalus est le point sud maximum atteint par l'« Aïda » durant cette randonnée. Le lendemain, nous remontons vers le nord. Il ne nous reste plus qu'à ravitailler le phare d'El-Ikhwan (Brothers), appelé ainsi parce qu'il est construit sur l'un des deux îlots du même nom. Chose étrange : la composition de la roche est identique à celle d'Assouan. Nous arrivons à « El Ikhwan » par mer houleuse. Deux heures plus tard, le bateau rompt ses amarres et le vent nous pousse vers les rochers. Mais le commandant, par une manœuvre habile, évite le choc. Une barque est mise à l'eau, et elle lutte désespérément contre les vagues pour aller accrocher une autre amarre — à un pieu planté sur la terre ferme. Deux hommes doivent entrer dans l'eau jusqu'aux aisselles, malgré les requins, pour mener l'opération à bonne fin.

●

Après un périple de neuf jours en mer Rouge, durant lequel j'ai visité plusieurs phares, j'ai acquis la conviction qu'il y a là des hommes d'action qui, sans être oubliés de Dieu, le sont peut-être de leurs compatriotes.

Phares de la mer Rouge aux noms charmeurs et trompeurs ; phares d'« Abou Darag », de « Zaafarana », de « Ras Gharib », d'« El Achrafi », de « Chadwan », d'« El Ikhwan », de « Daedalus » (ce dernier baptisé du nom du bateau qui vint se fracasser contre le récif sur lequel le phare a été par la suite construit) ; phares côtiers ou phares perdus au milieu des eaux, vous avez tous quelque chose en commun : la solitude, cette solitude rendue peut-être plus terrible pour certaines natures humaines parce qu'elle est à trois, cette solitude qui laisse tous les soirs chacun des gardiens suspendu entre ciel et mer pendant quatre heures, enfoncé dans ses pensées, entre un flot de lumière et les éléments déchaînés.

L'« Aïda » prend le chemin du retour. Deux jours plus tard, c'est de nouveau El Tor, puis Ras Gharib où je descends. Je suis dans la cité du pétrole. Mais ceci est une autre histoire.

B. C.

Des ouvriers poussent un wagonnet transportant des phosphates tirés des mines de Kosseir. Le phosphate est obtenu en creusant à la dynamite la montagne.

Le requin s'est échappé du nœud coulant. Ahmed, un gaillard de 1 mètre 90, le maintient fermement. La scène a été si inattendue que l'équipage éclate de rire. Ces squales n'hésitent pas à attaquer l'homme, très souvent avec violence.



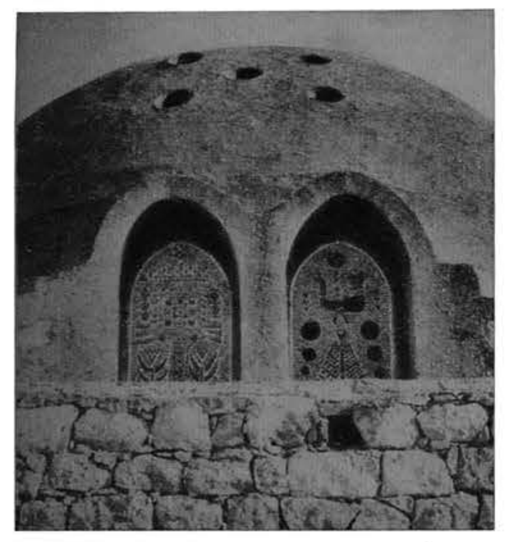
PROTÉGEONS L'ARTISANAT

En Égypte, l'artisanat pourrait être d'une grande ressource, à condition qu'il soit dirigé et protégé intelligemment.

L'Egypte est un pays où les conditions naturelles sont propres à favoriser l'artisanat : abondance de matières premières (textiles, fibres, terre à poterie, sables pour la céramique et la verrerie, pierre, albâtre, métaux, etc.), dispositions exceptionnelles de l'artisan, absence de la grosse industrie, faible prix de la main-d'œuvre.

L'artisan doit produire comme pour lui-même. Cette condition se trouve réalisée quand producteur et consommateur appartiennent au même milieu social et qu'il existe entre eux une communauté naturelle de goûts et d'aspirations. Les formes s'élaborent alors par une longue tradition qui aboutit à des arts foncièrement ethniques. (A Assouan et dans certaines régions éloignées de la vallée du Nil, on produit encore d'admirables objets en verrerie, poterie, tapisserie, cuir, charpenterie pour les besoins locaux.)

Par contre, lorsque le producteur et le consommateur ne se connaissent pas et qu'ils ne peuvent fraterniser, des complexes sociaux interviennent : les sentiments d'infériorité ou de supériorité de classes, de races ou de culture faussent le problème. Les formes ne correspondent plus à un sentiment de nécessité interne, mais l'artisan travaille pour un client dont il s'efforce de comprendre ou de supposer les goûts ; la sincérité disparaît de l'œuvre, et avec elle le charme de l'expression.



Vitraux sur stuc aux ornements naïfs et gracieux, dus à l'artisanat égyptien. Ils décorent avec harmonie la coupole d'une école populaire au quartier du Vieux-Caire.

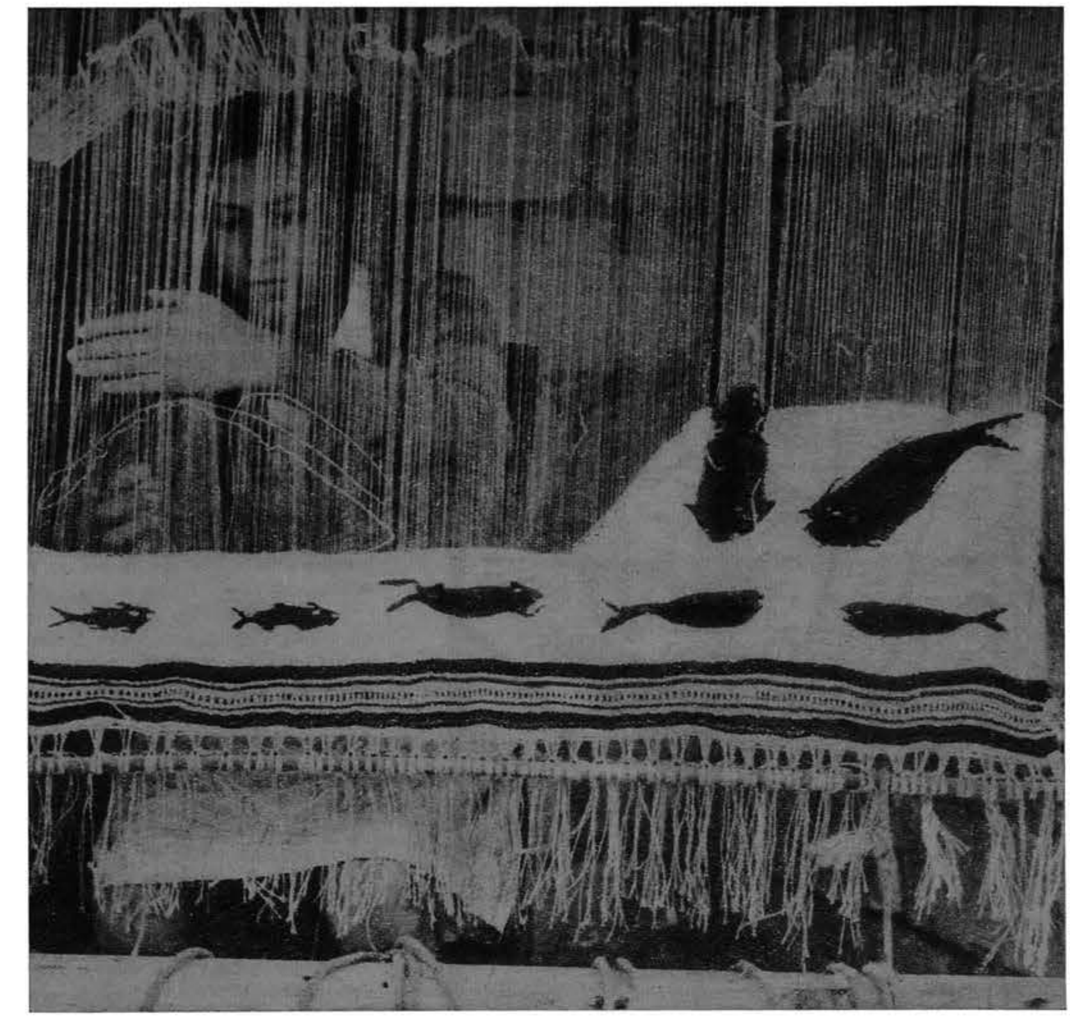
En Egypte, particulièrement, il y a à l'heure actuelle deux formes opposées du goût et de la culture, dont le conflit est entièrement basé, à notre avis, sur une suite de malentendus de surface. La première de ces formes est due à la survivance de l'Egypte traditionnelle ; la seconde est une tendance à imiter tout ce qui est occidental et spécifiquement moderne.

La machine peut résoudre la question de la vitesse là où la vitesse est requise. Mais là où son emploi nous semble absurde et illégitime, c'est dans le domaine de l'art. « L'Art pour les Millions », d'après la formule américaine, est basé sur un sophisme. Cet art pour les millions, ou plus exactement pour la foule, serait bien plutôt l'artisanat bien conçu. Pourtant, la machine eut une vogue énorme. Et elle produisit un rabaissement dans le goût, tout à fait caractéristique de sa propre indigence. Pour continuer à vivre, elle dut exiger en esthétique les formes simplistes auxquelles avait abouti la fabrication en série.

L'Egypte traditionnelle, celle des fellahs et des artisans, celle des vieux quartiers du Caire, avec ses rues étroites et ses vieilles maisons à moucharabieh, celle des époques antiques de Memphis et de Thèbes, peut seule servir de base à une nouvelle forme de culture et d'art : elle est malheureusement en décadence, abandonnée, méconnue, et parfois méprisée par ceux qui cherchent à imiter la civilisation occidentale. Tout ce qui représente une survivance du passé de ce pays est considéré par ceux-ci comme démodé, arriéré. La conséquence en est une dépravation affligeante du goût du public et un penchant pour les bibelots, les breloques et les faux « styles » européens.

L'Egypte a besoin d'un esprit nouveau, régénéré sans doute au contact de la pensée occidentale, mais foncièrement attaché à son sol, à ses traditions, et cherchant ses propres solutions.

Pour en revenir à l'artisanat, nous croyons que l'une des conditions essentielles pour arriver à une expression ayant une valeur artistique est que l'artisan ne subisse l'influence d'aucune école professionnelle, qu'il découvre lui-même ses formes et moyens d'expression, qu'il soit le maître de son œuvre.



Voici un bel exemple de l'artisanat en Egypte. Faisant usage d'un simple métier à main, ce jeune artisan, aux doigts habiles, tisse un grand tapis bariolé aux ravissants motifs décoratifs.

L'artisan ne peut se développer que dans des conditions sociales saines. Il ne peut donc s'accorder avec l'état d'indigence et de dénuement où se trouve la grande majorité de la nation. Cependant, des êtres à qui il ne restait plus que de la terre et de la paille ont encore su en tirer de la poterie, de la vannerie, des nattes. On aimerait voir cette habileté appliquée à des matières plus riches. Malheureusement, l'artisan s'est vu refuser, à maintes occasions, la possibilité d'obtenir les matières premières, autres que la terre et la paille que personne ne songe à lui disputer.

Il faut donc protéger l'artisanat et l'encourager à sortir de son isolement.

RAMSES WISSA



Il y a en province une sculpture spontanée qui ignore les canons officiels et qu'il faut encourager. Mouktar a commencé à pétrir la glaise comme cette fillette.



Miss Alice Bacon (première à gauche), la plus jeune femme membre du Parlement britannique. Miss Ellen Wilkinson, ministre de l'Education.



Mrs Jenny Adamson, fonctionnaire au ministère des Pensions, prononçant une vibrante allocution.



La déléguée tchécoslovaque, Mme Hasterlikova, apporte le salut fraternel de son pays.

LES FEMMES SONT SOCIALISTES

Les membres du gouvernement travailliste sont secondés par des femmes qui se sont réunies, récemment, en conférence à Leeds, pour étudier les problèmes qui, aujourd'hui, préoccupent leur sexe.

Des mères prirent la parole pour alléguer que les savants devraient consacrer au problème de la natalité et de l'accouchement tout au moins la même énergie qu'ils ont appliquée à la découverte de la bombe atomique.

Miss Ellen Wilkinson, ministre de l'Education à chevelure rousse, assura l'assemblée que l'écolage et l'instruction s'amélioreront désormais dans le pays.

Des déléguées, comprenant Mme Marthe Louis Lévy (France) et Mme Hasterlikova (Tchécoslovaquie), exposèrent leurs vues sur la crise du logement, le travail à l'usine et d'autres aspects de la vie de la femme d'aujourd'hui.

Voici ces femmes photographiées entre deux séances de leur conférence. Certes, elles ne sont pas éclatantes de beauté, mais leur caractère de bonne trempe a été formé par l'expérience.

Elles ont négligé l'institut de beauté afin de se consacrer à l'avènement du parti travailliste. Maintenant, quelques-unes occupent des postes importants dans l'administration du pays. Plus que jamais, elles sont déterminées à assurer à toutes les femmes du monde une condition de vie digne et heureuse.



Mrs Katherine Glasier, la doyenne des déléguées, et Mrs Elisabeth Andrews.

Cette Semaine...

HOTOGRAPHIES

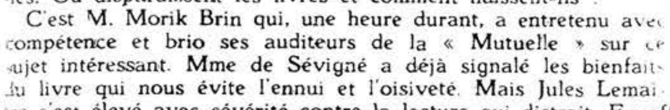


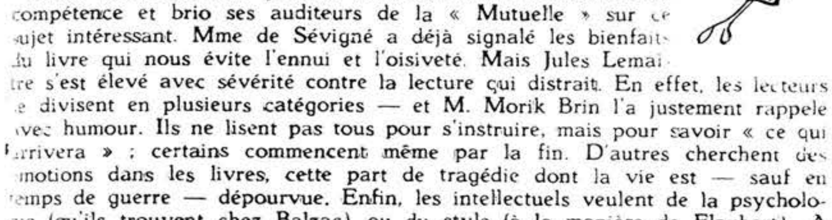
Que la photographie soit un art, Taky Kyriakidis le démontre une fois de plus en exposant un ensemble remarquable de ses travaux au Centre Hellénique. Tout un panneau est d'abord éservé à des images de guerre. Incorporé dans l'aviation, Taky Kyriakidis a eu l'occasion de photographier sur le vif des scènes de bombardements qui, pour être documentaires, n'en sont pas moins d'une intensité artistique frappante. Il y a là un bateau en flammes et, surtout, un combat livré par un avion à un sous-marin qui dénotent le souci non seulement du vrai, mais aussi du beau par la composition et le détail en évidence.

Les publications touristiques d'avant-guerre nous ont familiarisés avec la photogénie des monuments. Mais les colonnes doriques du Parthénon, mais les ariatides déjà vues sous tant d'angles sont encore attachantes quand les présente Taky Kyriakidis dans ses prises de vues d'une sobriété vraiment classique.

Enfin, des photos de jeunes filles à la plage, admirablement agencées, l'une vec des accessoires (parasol, barque, ourlet de la mer), l'autre en diagonale r un seul fond de sable, et quelques gros plans de fleurs sur lesquelles les uttes de rosée scintillantes ont un relief charmeur, confirment les dons d'expression poétique par l'image de Taky Kyriakidis.

IE ET MORT DU LIVRE





Saviez-vous qu'avant la guerre, et rien qu'en France, on omptait 90.000.000 de livres invendus ou refoulés chez les ouquinistes ? Ils représentaient un poids total de 27.000 tonnes. Où disparaissent les livres et comment naissent-ils ?

C'est M. Morik Brin qui, une heure durant, a entretenu avec compétence et brio ses auditeurs de la « Mutuelle » sur ce ujet intéressant. Mme de Sévigné a déjà signalé les bienfaits du livre qui nous évite l'ennui et l'oisiveté. Mais Jules Lemaitre s'est élevé avec sévérité contre la lecture qui distrait. En effet, les lecteurs e divisent en plusieurs catégories — et M. Morik Brin l'a justement rappelé vec humour. Ils ne lisent pas tous pour s'instruire, mais pour savoir « ce qui arrivera » ; certains commencent même par la fin. D'autres cherchent des émotions dans les livres, cette part de tragédie dont la vie est — sauf en temps de guerre — dépourvue. Enfin, les intellectuels veulent de la psychologie (qu'ils trouvent chez Balzac) ou du style (à la manière de Flaubert). A ce propos, une statistique, flatteuse pour l'Egypte, est donnée par M. Morik Brin : Monterlant, Maurois, Gide et Mauriac sont les auteurs les plus lus ici, alors qu'en France le record est détenu par Dumas père, Eugène Sue, Victor Hugo, et même Georges Ohnet ! On comprend aisément que Sébastien Mercier, de l'Institut, ait imaginé pour l'an 2440 une Bibliothèque Nationale fort réduite qui ne conserverait que quelques milliers de volumes. Car, si autrefois on lisait et puis on pensait, à présent on ne lit nullement et l'on ne pense guère davantage. On lit par désœuvrement, et la qualité des livres s'en ressent.

Ici intervient un virus : la publicité qui paralyse la véritable critique. Heureusement que le public « marche » de moins en moins. Il arrive même qu'un éreintement obtient un effet contraire. Quoi qu'il en soit, le vrai succès d'un livre est dû, surtout, à la critique orale. « Avez-vous lu Baruch ? » fait plus qu'une publicité à la Barnum. « Et n'oublions pas », a ajouté M. Morik Brin avec esprit, « que l'impopularité en art est une lettre de noblesse. »

DÉBAT SUR LA CRITIQUE D'ART



Vendredi dernier, le critique d'art a été tenu sur la sellette au Foyer d'Art du Lycée. Après un bref et savant exposé du peintre Onnig Avedissian qui signala que le critique d'art est un interprète commentant l'œuvre pour le public et qu'à ce titre il doit faire preuve de compétence, des mouvements divers ont caractérisé l'auditoire assurément intéressé. Mme Ben Behman, peintre, a dénoncé les méfaits d'une critique qui ne consacre que l'art consacré. MM. Honoré Soulon et Raymond Morineau ont soutenu, contre M. Richard Mosseri, que la critique d'art est inutile. Pour M. André-Marie Gossart, celle-ci pourrait bien être un art véritable greffé sur les autres arts si l'on veut considérer l'œuvre accomplie par Diderot, Baudelaire, Faure ou Lhote. C'est ce qu'un autre auditeur a également exposé en différenciant tout d'abord la critique de la chronique d'art, celle-ci se contentant d'informer le public, tandis que celle-là est une interprétation personnelle de l'œuvre étudiée. C'est pourquoi le chef-d'œuvre suscite tant de commentaires : plus il irradie en beauté intense, et plus ses interprétations sont nombreuses.

Enfin, pour M. Marcel Vincenot, critiques et chroniqueurs d'art devraient être plus conscients de leur responsabilité devant le jugement de la postérité puisqu'ils entendent être, somme toute, les guides du public dans le goût représentatif de leur époque. — J. M.

AUX « AMITIÉS FRANÇAISES »

Avec la « rentrée », voici bien la saison d'hiver qui commence. Les « Amitiés Françaises », il est vrai, n'avaient pas attendu novembre pour accueillir leur monde et organiser leurs « jeudis ». Cependant, leurs activités sont depuis le début du mois plus régulièrement suivies.

Il y a donc deux jeudis, c'étaient les disques de la Libération qu'on était convié à entendre. Bruits, voix, cris et pétarades : le soulèvement de Paris, les claquements du drapeau à croix de Lorraine, les attendrissements de la joie, « Vive de Gaulle ! » « Vive la France ! »... Dans le tumulte on pouvait distinguer, on pouvait entendre tout cela !

Qui dira les émotions qu'a dispensées le phono des « Amitiés Françaises » !

Mais ce phono vibrait, le jeudi suivant, de la musique tendre d'un Saint-Saëns, à celle discrète et forte d'un Lalo et d'un Chabrier.

C'est toute une époque évoquée et qui, bon gré mal gré, fait partie de notre sensibilité moderne.

Le XIXe siècle s'écoule ainsi jusqu'au XXe, évoquant des souvenirs littéraires (Saint-Saëns éternellement lié à Sully Prudhomme par la *Mort du Cygne*), plus près de nous ces sujets musicaux qui ne nous semblent jamais extérieurs nous, qui sont en nous et que nous sommes si reconnaissants d'entendre.

Dimanche, enfin, les « Amitiés Françaises » donnaient leur admirable Gala u cinéma Miami. Evénement français de la saison, incontestablement. Encore une fois, nous avons pu prendre plaisir à « goûter », admirablement reproduits, les visages de France.

L'Eternel Retour, qui n'est pas un film comme les autres, qui est un film revoir et, quelque paradoxal que cela paraisse, à contempler, attirait une lite nombreuse, de celle qu'on ne rencontre qu'aux grandes soirées. Ceux des résents qui étaient là pour la deuxième fois purent s'attarder sur l'analyse des hotos qui passaient sous leurs yeux, en admirer la pureté et l'atmosphère.

De même, cette scène poignante du sifflement passant par toutes les gammes qui mènent de l'espoir à la douleur était-elle faite pour être goûtée encore et encore. — CH. A.

la maison d'en face

mon Dieu ! j'ai pris le savon en paillettes pour le parmesan !

allo ! vos baignoires sont beaucoup trop petites !

attention le plat est chaud !...

MADAME LÉA voyante

vous serez égorgé, coupé en morceaux, salé et mangé !

Pardon, j'ai oublié de retirer mon gant...il est en porc !

cachons nous ici. je veux me débarrasser du détective que ma femme a mis à mes trousses....

bernard nov. 45.



Avez-vous observé avec quelle merveilleuse psychologie les enfants suivent un film au cinéma ? Tout provoque chez eux l'étonnement et la joie...

Jeudi, le grand jour ! La marmaille va au cinéma, voir Laurel et Hardy ! Il y a Simone, 7 ans, blonde comme les blés. Pierrot, 5 ans, sourire exquis, cheveux en baguettes de tambour, tombant sur les yeux, et leurs amies : Faby 6 ans ressemble à une petite Chinoise, Marie-Louise, 7 ans, sage comme une image, et Mady, 4 ans, sérieuse comme un pape

Avant de partir, Simone est allée chez sa maman réclamer sa bijouterie elle veut mettre, dit-elle, son collier de perles, sa broche en or, sa chaîne en or avec des médailles au bout, son bracelet qui a cinq breloques, sa montre, sa bague avec ses initiales, et son bracelet rouge en os. Pour l'evenement de l'annee, il faut se mettre sur son trente et un

Pierrot, philosophe, médite gravement sur la bêtise incommensurable.

Nous arrivons. Le petit monde descend très agite. On a toutes les peines à ne pas en perdre un en route. A l'entrée, ils se collent contre les affiches et les photos, et ne veulent plus s'en détacher. Finalement, on s'installe. Les enfants veulent tous se mettre l'un à côte de l'autre. Ils se mettraient dans le même fauteuil, si c'était possible.

La première partie du programme les laisse absolument froids.

A l'entr'acte, un trafic compliqué de macarons, de pains d'epices et de glaces. Il y en a par terre, sur les fauteuils, sur les robes, partout. Les glaces degoulinent, les macarons s'effritent. Les restes horriblement mutiles, des elephants en pain d'épices, traînent un peu partout. Notre rangée ressemble à un champ de bataille. De plus, il y a d'autres enfants de tous les côtes, avec lesquels on a fraternisé. Il faut partager avec eux. Les degâts s'étalent. Pierrot circule brandissant ses deux paquets eventrés, en faisan de la haute voltige sur nos pieds.

Le film commence, enfin ! Simone et Faby se sont installées à côté de moi. Elles pensent que, à tout prendre, il vaut mieux être à côte d'une « grande personne », elle peut au moins vous expliquer ce qui se passe Je suis bombardée de questions : « Pourquoi elle est comme ça ? Pourquoi elle n'est pas comme ceci ? Qu'est-ce que celui-là tient dans sa main ? Qui est celui-ci ? Lequel c'est Laurel, lequel c'est Hardy ? »... Faby trouve que si on n'enlevait pas le texte aussi rapidement, elle arriverait à lire. Simone, qui arbore fièrement une croix d'anglais par-dessus tous ses joyaux, fait des efforts surhumains pour me faire croire qu'elle comprend quelque chose. Mais elle pose autant de questions que Faby.

L'intrigue se complique d'une maniere angoissante. De mechants hommes veulent tuer un garçon de douze ans, qui est aussi un roi. Simone et Faby, très inquiètes, s'accrochent à moi. Elles ne veulent plus regarder, elles se bouchent les oreilles. J'ai toutes les peines du monde à les maintenir sur leur siège, et à les convaincre qu'il ne se passera rien. Alors, elles regardent de nouveau. Elles sont très chiffonnées par l'idée d'un roi de douze ans : « Mais comment peut-il être roi à cet âge ? Et son papa, où est-il ? Je croyais que les rois étaient tous des messieurs ! » Il faut que je leur explique que le papa est mort, et la maman aussi.



Elles sont toujours très inquiètes pour leur petit roi. Cette fois il est caché sous une table, et elles ont peur qu'on ne le découvre. Simone enfouit sa tête dans mon épaule, et refuse de regarder. Elle tremble de la tête aux pieds. « Tu me préviendras quand ce sera fini. J'ai trop peur ! Tu comprends : quand j'étais petite et que j'avais quatre ans, j'étais allée au cinéma pour la première fois, et j'avais vu une baleine qui venait vers moi. J'ai eu si peur que, maintenant, quand je vais au cinéma, j'ai toujours peur. »

Il y a tout à coup un branle-bas à l'autre bout de la rangée. Mady, qui s'est placée à côté de Marie-Louise, se tortille sur son siège, se lève, se rassied, fait une drôle de gymnastique, et finalement, n'y tenant plus, s'avance timidement, l'air boudeur. « Qu'est-ce qu'il y a encore ? » « Je m'ennuie. Je veux aller voir Monsieur Hardy. » On la calme, on la rassied. Au bout de deux minutes, elle est de nouveau là, et elle veut encore aller voir son Monsieur Hardy. A bout d'arguments, je l'envoie à sa mère.

Simone et Faby sont très angoissées. On veut empoisonner leur roi. « Est-ce qu'il va mourir maintenant ? » . « Est-ce que c'est maintenant ? ».. « Non, il ne va rien lui arriver » « Et qu'est-ce qui va se passer ? » . « Je n'en sais rien » « Est-ce qu'il va mourir maintenant ? »... « Non. »

Finalement, Faby me regarde et dit : « Tu as vu le film, toi ? » « Non. » « Alors comment tu sais qu'on ne va pas le tuer ? » Je bafouille.

Hardy est pendu dans le vide, et Laurel accroché à ses bretelles. Scène d'une intensité folle. Partagées entre la terreur et la joie, Faby et Simone hurlent, rient, trépignent, applaudissent.

Le film est terminé. On commence à se ramasser peniblement et à descendre. Faby est tracassée par quelque chose. Elle me tire par la robe : « Dis-moi, est-ce qu'il fait jour ou nuit dehors ? » (Evidemment, il y a trois heures qu'elle est dans le noir ; il y a de quoi perdre la tête !) Marie-Louise, très morale, constate avec satisfaction que le film s'est terminé pour le mieux. Les mauvais ont été punis, et les bons recompensés. Elle se plonge dans de profondes reflexions, et, pour conclure, dit : « Au fond, ça doit toujours être comme ça dans la vie. » (sans commentaire).

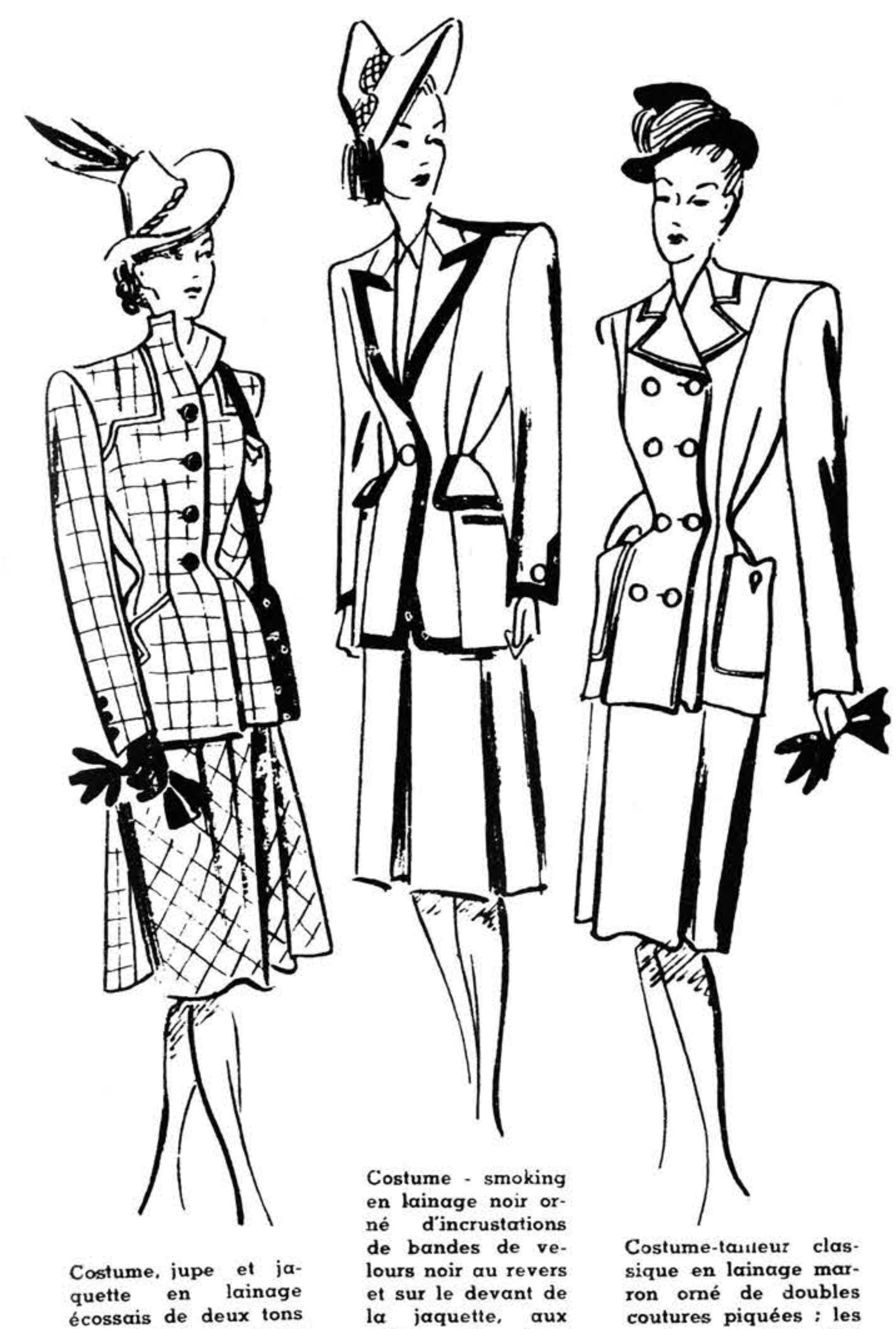
Nous descendons toujours. La maman de Pierrot manque une marche et s'étale par terre. Pierrot, interdit, la regarde et ne dit pas un mot. Il reste silencieux pendant cinq bonnes minutes, ce qui n'est pas dans ses habitudes ; et au bout de ce temps, il se rapproche de sa mère et lui murmure : « Faut qu'j'te dise : j'savais pas qu'une dame, ça pouvait tomber ! »

Nous partons. Pendant que ce petit monde continue à babiller, je me mets à réfléchir. Comme elle est curieuse, cette psychologie enfantine, et comme elle est merveilleuse ! Quelle richesse d'émotions ! Quel monde de rêve où la réalité n'est pas encore très bien délimitée, et où tout provoque l'étonnement et la joie ! Comme on est heureux, et comme on est sage ! Quel sens très juste de la vie et du bonheur ! « Moi j'veux pas grandir, dit Pierrot. Vous, les grandes personnes, vous savez pas vous amuser, vous jouez pas... » — **I. Z.**

FEMINITES

La mode de Paris

COSTUMES-TAILLEUR



Costume, jupe et jaquette en lainage écossais de deux tons de bois. Col en « coup de vent », boutons de cuir, groupe de plis plats sur le devant de la jupe en biais. Des boutons d'or (Creed).

Costume - smoking en lainage noir orné d'incrustations de bandes de velours noir au revers et sur le devant de la jaquette, aux rabats très haut placés des poches, et au bas des manches en effet de manchettes. Fait gracieux (Freddy).

Costume-tailleur classique en lainage marron orné de doubles coutures piquées ; les poches, en godet, sont tenues par un bouton. La jupe a un large pli rond, en tablier, fort élégant devant et dans le dos (Raphaël).

De coupe impeccable, étudiés de manière à obtenir des lignes absolument parfaites aussi bien en ce qui concerne la largeur des épaules, le cintré de la taille et le léger décollement de la basque, les costumes-tailleur classiques gardent, dans l'ensemble, une souplesse voulue malgré leur netteté.

Les tailleurs classiques sont en général unicolores, la jupe et la jaquette étant faites du même tissu, à moins que l'on n'assemble une jaquette de velours et une jupe de lainage. La jaquette fantaisie avec jupe unie est beaucoup plus rare, cette saison ; mais Freddy présente tout de même une jaquette en écossais chocolat et rose sur une jupe chocolat, et Raphaël a combiné des costumes tweed dont la jaquette est d'un ton plus foncé que la jupe ou vice versa.

Les fermetures des jaquettes sont très hautes, les revers très près des épaules, à moins qu'un seul bouton ne les retienne à la taille, comme les smokings. En principe, un rang de trois boutons, dont celui du milieu marque exactement la taille, ou deux rangées parallèles descendant très bas sur la basque, constituent la fermeture habituelle. Freddy montre une prédilection particulière pour la fermeture à effet de diagonale, c'est-à-dire que le premier bouton de la double rangée n'est pas utilisé et que le revers de l'autre côté est repassé de manière à descendre jusqu'au second bouton.

Les manches classiques sont parfois montées « en raglan » tout en gardant bien nette et rectiligne la largeur des épaules. Au bas des manches, toujours un gros bouton fantaisie ; ou trois ou quatre boutons superposés en corozo, ou en velours, assortis à ceux qui ferment la jaquette. On remarque aussi des effets de manchettes par l'incrustation d'une bande droite ou en équerre, et parfois par des broderies.

Les poches ne sont ni volumineuses, ni marquantes ; elles sont appliquées et presque toujours surmontées d'un rabat. On compte souvent trois poches (une sur le buste, deux sur la basque) ; on remarque aussi des dispositions de poches en diagonale (une sur le buste, à gauche, l'autre sur la basque, à droite). Conformément à la tendance générale actuelle, les poches sont placées haut et assez près de la taille, sans cependant que cet effet soit aussi marqué que sur les manteaux.

Les jupes tombent très droites, bien que des plis divers assurent à la démarche l'aisance voulue. Ce n'est parfois qu'un seul pli plat à l'arrière, un pli creux devant ou derrière, un groupe de plis plats derrière, ou deux grands plis ronds devant.

L'ornementation des jaquettes classiques est extrêmement sobre : Creed et O'Rossen placent un gilet boutonné assez haut du même tissu dans l'ouverture du « smoking » ; Raphaël et Hermès emploient le cuir pour le gilet, la martingale, les boutons, les étroites bordures qui soulignent le col, les revers ou les poches. O'Rossen ganse ses jaquettes d'un très fin liseré de passementerie qui en souligne toutes les coutures d'un trait sombre se détachant nettement sur certains tweeds fantaisie. Parfois, le fin liseré ne souligne que le col, les revers, la fermeture et une toute petite partie du bord de la jaquette devant.

Les boutons jouent un rôle beaucoup moins important qu'aux saisons précédentes : plus de dorures éclatantes, mais de sages boutons classiques en corozo, parfois discrètement cerclés d'or ; des matières plastiques sombres et brillantes, incrustées ou émaillées de fins motifs dorés ; des boutons recouverts d'astrakan, de velours, de passementerie, assortis aux garnitures de la jaquette, en ton sur ton, à moins qu'on ne mette des boutons sombres sur un tissu clair ; et des boutons de cuir quelquefois cloutés d'or.

RACHEL GAYMAN



Tailleur composé d'une veste en lainage jaune ornée de boutons en cuir fauve cloutés d'or ; boucle de la ceinture, également en cuir fauve clouté d'or ; la jupe, droite, est en lainage noir (Hermès).

→ Costume - smoking en lainage noir, orné de velours noir au col, aux poches et aux poignets, ainsi qu'au bas de la jupe droite. La jaquette est cintrée à la taille par quelques pinces (O'Rossen).

LES FEMMES S'EMPOISONNENT...



Margaret Anderson

« Les femmes ne mangent pas, elles s'empoisonnent », nous dit Margaret Anderson.

Grande, blonde aux yeux bleus, un teint et une silhouette parfaits, telle est Margaret Anderson qui, à 25 ans, est considérée comme une des meilleures « diététiciennes » des Etats-Unis. Auteur de « Beauty, Health and Youth », un livre qui a été tiré à plus d'un demi-million d'exemplaires, elle est aujourd'hui à l'apogée de sa carrière, ce qui ne l'empêche pas d'étudier sans cesse, afin d'améliorer encore ses connaissances.

— Lorsque je suis venue en Egypte, me dit-elle, j'ai été surprise de constater combien les femmes de ce pays sont belles. Mais, il y a un grand MAIS. La plupart ont des peaux terribles : boutons, points noirs, points blancs, pores dilatés dépareillent des visages qui, sans cela, auraient été vraiment parfaits. Ce qu'il faut faire pour avoir un teint éclatant, c'est, avant tout, manger très peu de viande, éviter les sauces et les épices et ne pas boire d'alcool. Chaque femme peut améliorer son aspect extérieur, surtout si elle mange régulièrement des légumes verts et boit des jus de fruits.

— Quel est, d'après vous, le genre de nourriture qu'une personne, désireuse d'avoir une jolie peau, devrait absorber quotidiennement ?

— Voici, à peu près, le menu-type à conseiller : le matin, au réveil, un grand verre d'eau dans lequel on aura exprimé le jus d'un citron. Puis, après la culture physique et le bain suivi d'une friction vigoureuse, le petit déjeuner : fruits frais, lait, pain beurré et miel. Si on ne supporte pas le lait seul, du café au lait ou du thé au lait à condition que le lait soit toujours en plus grande quantité. A midi : une viande grillée, du poulet ou du poisson, des légumes cuits à l'étouffée, de la salade, une compote ou un fruit. Pour le « five o'clock tea », un grand verre de jus de fruits ou de lait pur. Le soir, lait caillé, salade et fruits, ou bien café au lait avec pain beurré, confiture et miel. Au moment de se coucher, un grand verre de tilleul pour calmer les nerfs et assurer une nuit de repos complet.

— Suivez-vous ce même régime ?

— Mais certainement. Je n'ai jamais mangé autrement depuis mon enfance. Comme vous pouvez vous en rendre compte, je ne suis pas maigre et j'ai un teint normal. Les personnes qui s'imaginent que, pour être bien portant, il faut se bourrer d'aliments sont dans l'erreur. D'ailleurs, les naturistes le disent : « Le meilleur repas est celui que l'on rate ». En ne surchargeant pas l'estomac, on donne à celui-ci le temps de bien digérer et d'éliminer les toxines qui, sans cela, encombreraient le sang et provoqueraient boutons et autres défectuosités de la peau.

— Voulez-vous me donner un dernier conseil ?

— Dites à vos lectrices de beaucoup boire de l'eau dans laquelle elles auront exprimé du jus de citron. Ce simple moyen aide le foie à bien fonctionner, stimule les intestins paresseux et donne au visage une jeunesse et une fraîcheur incomparables. Ma mère, à 50 ans, a un teint aussi frais que le mien grâce à l'eau et au citron.

ANNE-MARIE

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

D'après le département de physiologie de Western State College, situé quelque part aux Etats-Unis, le baiser provoque de telles palpitations que le cœur travaille en 4 secondes plus qu'en trois minutes. Les statistiques prouvent que 480 baisers raccourcissent la vie d'un jour ; que 2.360 baisers vous privent d'une semaine ; et que 148.071 baisers, c'est tout simplement une année de perdue.

Qu'on se le tienne pour dit, ma cousine, et que désormais les lecteurs de ces lignes se montrent plus circonspects quant à leurs épanchements amoureux.

Je vois d'ici une fiancée qui, toute la journée, a guetté l'arrivée de son promis et qui a tant et si bien manigancé à la maison pour se trouver seule au salon avec lui ; elle s'attend à ce qu'il la prenne dans ses bras et la serre à l'étouffer. Point du tout. Le voilà qui dépose très tranquillement son chapeau à la patère et se dirige vers elle, indifférent aux regards enflammés dont elle l'enveloppe.

— Mon chéri, comme tu as tardé ! Je me languissais à t'attendre. Tu as l'air bien fatigué. Aurais-tu eu des contrariétés au bureau ?

Non, non, il hoche la tête. Il a simplement lu quelque part le rapport du département de physiologie, et toutes sortes de chiffres dansent devant ses yeux égarés. Mentalement, il se livre à un calcul :

« Voyons, voyons, 4 secondes équivalent à trois minutes, 8 secondes à six, etc... Combien de temps dure un baiser moyen ? Si j'essayais avec mon chronomètre pour voir...



Tirant de sa poche son instrument de précision, il se décide enfin à enlacer sa fiancée. En effet, son cœur bat beaucoup plus vite. Il ne s'était jamais rendu compte de la chose. Et à mesure que dure le baiser s'accroissent les palpitations. Ça suffit. Il desserre l'étreinte. Celle-ci a duré exactement 8 secondes. Cela fait 6 minutes de perdues. Fichtre, c'est beaucoup ! Le voici se reprenant et invitant sa dulcinée à sortir. Au moins en public n'est-on pas obligé de donner des preuves palpables de sa passion amoureuse. Ce sera autant de gagné pour l'avenir.

La jeune fiancée ne comprend rien à la retenue de son soupirant. La voilà même devenue boudeuse.

— Qu'as-tu, mon amour ?

Il l'interroge, par précaution, à distance.

— Rien, mais il me semble que te voilà bien indifférent à mon égard. Au début de nos fiançailles, il me fallait m'arracher de tes bras.

— Ecoute, ma chérie, tu as raison quant à mon attitude d'aujourd'hui, mais je vais te faire une confidence et tu seras convaincue.

De sa poche il tire une feuille sur laquelle il a inscrit l'exposé du Western State College.

— Comprends-tu à présent ?

Mais elle part d'un grand éclat de rire et jette en l'air le chiffon de papier.

— Ah çà ! mais tu es devenu complètement dingo, mon pauvre vieux ! Et crois-tu qu'une fois mariés nous allons passer notre existence à nous regarder ? Ah ! non, très peu pour moi, mon cher !

— Peu t'importe donc de vivre moins ?

— Tu parles ! pourvu que l'on s'aime et qu'on se le prouve autrement que par des mots. Ne m'aimes-tu pas assez pour cela ?

— Je t'adore !

Il s'élance vers elle et, faisant fi de toute considération, perd d'un seul coup un nombre incalculable de minutes de vie...

Mais est-ce que cela compte ? Et ne sacrifierait-on pas volontiers des semaines entières pour presser le plus longtemps possible dans ses bras l'être qui vous est cher ?

Au diable les statistiques de tous les départements de physiologie !...

Votre bien dévoué cousin

SERGE FORZANNES



ÉCHANGE DE POLITESSE...

On nous a révélé la semaine dernière que Churchill avait refusé le duché que le Roi lui avait offert au lendemain de la chute de son cabinet.

Rappelons, à ce propos, ces détails peu connus :

On sait que la reddition du Japon a eu lieu quinze jours après les élections britanniques... La veille du jour où le Roi devait paraître sur le balcon du palais de Buckingham devant la foule, il fit convoquer Winston Churchill et l'invita à paraître à ses côtés pour recevoir les ovations du peuple... Churchill déclina l'offre royale, car, « n'étant pas au pouvoir, son apparition près du Roi serait un acte anticonstitutionnel »...

Quand Attlee fut mis au courant de ces détails, il refusa, à son tour, de paraître aux côtés du Roi, assurant que cet honneur était dû à Churchill seul, puisque c'était grâce à son *leadership* que la victoire britannique avait été remportée... Puisque Churchill avait décliné cet honneur, lui, Attlee, ne pouvait l'accepter...



PLUS FORT QU'EINSTEIN

Le grand savant qui vient de prendre position au sujet de la révélation du secret de la bombe atomique — divulguer ce secret, dans les conditions actuelles d'anarchie, ne mènerait qu'à une accélération de la course aux armements, assure-t-il — aime beaucoup raconter cette histoire à ses amis :



Au cours d'un débat, dans une réunion mondaine, la conversation roula sur la Relativité... Un certain M. Grinsberg prit sur lui d'éclaircir, pour l'assistance, cette théorie scientifique si compliquée... Il s'empêtra si bien dans ses propres explications pendant une heure entière que quand il s'arrêta, exténué, un auditeur lui dit :

— Après vous avoir écouté, je pense que vous êtes encore plus fort qu'Einstein lui-même, et que vous l'avez battu sur son propre terrain... D'après les statistiques, il a été établi que douze hommes seulement, dans le monde entier, comprennent Einstein — mais, Vous, personne ne vous comprend !



L'ARSENAL DE LA DÉMOCRATIE...

Quand, au début de l'année 1942, le président Roosevelt annonça dans son *Report to the Nation* que les Etats-Unis deviendraient l'arsenal de la Démocratie en construisant des quantités gigantesques d'armes et de munitions diverses, certains haussèrent les épaules et déclarèrent que ces chiffres n'étaient pas... sérieux et que le discours de Roosevelt n'était que du « bourrage de crâne »... Et pourtant...

...Un rapport qui vient d'être publié en Amérique nous annonce que depuis l'effondrement de la France — en juin 1940 — les usines américaines ont fabriqué :

- 299.000 avions de combat (dont 96 mille au cours de l'année dernière) ;
- 3.600.000 camions ;
- 100.000 tanks ;
- 87.620 navires de guerre (y compris des chalands de débarquement) ;
- 5.200 navires marchands ;
- 44 milliards de pièces de munitions (balles, obus, bombes, torpilles, etc.) ;
- 434 millions de tonnes d'acier ;
- 36 milliards de yards de tissus en coton pour la guerre.

POLYGAMIE ALLEMANDE

Dix millions d'Allemandes se trouvent, paraît-il, esseulées du fait de la disparition de la jeunesse masculine au cours de la guerre... Et une grande menace est suspendue au-dessus de leur tête : celle de rester célibataires et de mourir vieilles filles. Alors, pour y remédier, on pense sérieusement à instituer de nouveau la polygamie en Allemagne.

Ce n'est pas la première fois qu'une pareille mesure a été prise dans le Reich. La polygamie a légalement existé en Allemagne après la guerre de Trente ans. Une ordonnance de Ferdinand III, promulguée le 14 février 1650, déclarait que « tout homme sera autorisé, pendant le cours de la décade à venir, à épouser deux femmes, afin de relever la population décimée par le glaive, la maladie ou la famine... »

Vers la fin de la première guerre mondiale — en 1917 — on répandit, en grandes quantités, parmi la population et l'armée une brochure intitulée : « Le concubinage envisagé comme moyen de reconstituer en Allemagne une nouvelle et puissante force militaire ».

Nous avons vu quel en a été le résultat...

Les classiques sont « une chose » que tout le monde loue mais que personne ne lit.

MARK TWAIN

LES MALHEURS D'EDDA



Le panorama qui s'étendait au pied de la villa était réellement superbe, mais la comtesse Edda Ciano ne semblait guère s'intéresser au paysage :

— Ce que je souhaite le plus, déclara-t-elle nonchalamment, c'est qu'on statue sur mon sort, d'une façon ou d'une autre... Rien n'est aussi terrible que cette attente de l'inconnu...

C'est dans sa magnifique résidence... forcée à Lipari que la veuve de l'ex-ministre des Affaires Etrangères d'Italie a reçu l'autre jour quelques représentants de la presse alliée

— J'ai eu le malheur de naître dans un monde de politique... mais je m'en suis jamais mêlée, poursuivit-elle.

Puis, promenant son der regard sur la mer bleue, elle continua :

— Oui, j'ai été pro-allemande au début, mais je n'ai jamais travaillé pour les Allemands...

Enfin, aspirant une large bouffée de sa cigarette aromatisée, elle termina :

— Je voudrais vivre le reste de mes jours dans une petite île, comme une femme ordinaire !...

Comme une femme ordinaire !...

Il fut un temps, pourtant — avant la guerre — où la fille aînée du Duce avait d'autres visées... C'était à l'époque où, avec quelques-unes de ses amies — telles que sa belle-sœur la comtesse Magistrati dont les aventures avec les... sigisbées germano-italiens ne se comptaient plus et qui mourut pour avoir voulu trop maigrir, et la princesse Anne-Marie Bismarck, épouse de l'ambassadeur allemand, et dont le scandale avec Filippo Anfuso, chef du cabinet de Ciano, fit le tour de Berlin et de Rome — elle prenait la tête de la séquelle d'Egéries qui se passionnaient pour Hitler et son Axe.

— De quoi vous plaignez-vous ? lui demanda brusquement un reporter. Cette détention confortable ne vous place-t-elle pas dans une situation toute spéciale ?

— J'ai toujours eu une situation spéciale... Et, à la fin, ce sera également dans une situation toute spéciale que je serai fusillée !... répondit la comtesse.

La comtesse exagère un peu... Jusqu'ici, aucune autorité alliée n'a demandé de placer son nom dans la liste des criminels de guerre...

LE RETOUR DU HÉROS



Après avoir passé 23 mois sur le front européen, au cours desquels il s'est littéralement couvert de gloire, le célèbre acteur cinématographique James Stewart vient de retourner chez lui, pour un court séjour, avant d'être démobilisé...

Le visage émacié, les cheveux grisonnants malgré son jeune âge — il n'a que 37 ans — Jimmy a refusé d'être l'objet d'une réception triomphale comme le lui proposait le maire de New-York. Il se rendit directement dans son village natal, près de Pittsburg, pour voir sa famille. Cependant, avant son départ, il voulut bien se prêter aux questions des reporters...

Comme quelqu'un lui faisait remarquer que ses cheveux étaient devenus gris, il répondit en souriant :

— Peu m'importe leur couleur, pourvu qu'ils restent là où ils sont.

Quelle femme préfère-t-il : l'Anglaise ou l'Américaine ?

— Je ne me considère pas qualifié pour répondre à cette question.

Quels sont ses projets cinématographiques ?

— Revenir au cinéma... Pas de films de guerre... Oh ! non !... Mais des comédies !... Ah ! oui, n'importe quoi !... surtout des comédies... mais jamais plus des films de guerre !...

Au cours de ces 23 mois de guerre, Jimmy a inscrit à son actif 20 missions de combat ; et il arbore fièrement la Distinguished Flying Cross avec boucle en feuille de chêne, et la Croix de guerre française. De simple soldat qu'il était au début de la guerre, il est devenu colonel.

LA CINQUIÈME FEMME DE BARBE-BLEUE

Le dernier courrier de France nous annonce que Sacha Guitry — qui, dit-on, prépare sa rentrée au théâtre en faisant jouer une de ses pièces sous un nom d'emprunt — serait sur le point de se marier pour la cinquième fois...

On sait que Charlotte Lysès, Yvonne Printemps, Jacqueline Delubac et Geneviève de Sereville furent respectivement les épouses de ce « Barbe-Bleue » moderne...

— En février 1943, le journal parisien *France Socialiste* publiait une information au sujet du nouveau mariage de Sacha avec une certaine Mlle Pedrière... A la lecture de cette nouvelle, l'auteur de *Mon père avait raison* entra dans une grande colère et fit assigner le journal devant le Premier Tribunal Civil de Paris, lui réclamant un million de francs de dommages-intérêts... La date du procès fut fixée au 5 octobre de l'année dernière... Mais dès le lendemain de la libération, Sacha fut arrêté et interné dans le camp de Drancy, sous l'inculpation de collaboration avec l'ennemi. Il en fut lavé. Mais trop tard pour assister au procès qui, de ce fait, fut remis *sine die*...



HITLER ET LES SARDINES PORTUGAISES



Que Hitler ait cherché à s'assurer la complète domination économique de l'Europe, cela n'est plus à prouver... Cependant, de nouveaux documents découverts par les autorités américaines en Allemagne et publiés par le *New York Times* nous donnent de nouveaux éclaircissements sur la façon dont les Nazis agissaient en vue de réaliser leurs desseins...

Les Américains ont pu révéler récemment la tentative faite par les industriels allemands pour empêcher le développement des industries d'acier et d'étain dans la péninsule ibérique où le besoin de ces deux métaux se faisait grandement sentir au cours de la guerre...

Aux premiers jours des hostilités, le Portugal fut incapable d'importer des quantités suffisantes d'étain pour mettre en boîte ses sardines — qui constituent une branche vitale de son commerce. L'Europe avait un besoin urgent de sardines pour nourrir sa population affamée. Aussi, dès 1942, un groupe de propriétaires d'usines de boîtes de conserves se réunit-il en vue d'établir des plans pour construire une usine de fer-blanc près d'Oporto.

Le projet fut soumis au ministère du Commerce et de l'Industrie portugais, la Société Française des Aciéries et Forges de Firmigny devant en assumer l'entreprise.

Mais quand les autorités allemandes furent mises au courant de ce projet, un rapport complet sur le plan de l'usine et sur « la réunion privée tenue au ministère du Commerce portugais » fut aussitôt envoyé aux industriels allemands. Et le 5 septembre 1942, le directeur de la firme Otto Wolf fut sollicité, en sa « qualité de représentant de toute l'industrie allemande de fer-blanc », d'approcher les fonctionnaires gouvernementaux allemands pour tuer dans l'œuf le projet, en ne permettant pas au matériel nécessaire de parvenir aux Portugais.

Au cours d'une réunion tenue au ministère de l'Economie allemand, divers industriels exposèrent leurs plans pour faire échouer l'entreprise portugaise. Trois moyens furent proposés :

- Faire pression sur les industriels français afin de renoncer à l'expédition du matériel nécessaire au Portugal ;
- Essayer d'amener le premier ministre Salazar à annuler le projet ;
- Laisser construire l'usine, mais de telle sorte que, pour des raisons techniques, elle soit bientôt incapable de devenir une menace pour l'industrie allemande...

Cette question fut considérée d'une assez grande importance pour justifier la rédaction d'un procès-verbal de la réunion, dont les minutes furent conservées au ministère des Affaires Etrangères.

Il semble que la première des trois méthodes exposées soit celle qui fut adoptée, car, le 16 octobre suivant, l'agent français de la Compagnie d'Exportation *Stahlunion* rapporta une « assurance formelle » des Français qu'aucune machine ne serait mise au service du Portugal.

Le même mois, un autre plan pour une production accrue du fer-blanc en Espagne s'ajouta à la menace portugaise. Mais, de nouveau, les industriels allemands voulant protéger leurs marchés d'après-guerre, se réunirent et élaborèrent leurs plans pour faire échouer le programme espagnol...



— **Vous pouvez être une excellente dactylo, mais ma femme ne voudra jamais le croire.**

(D'après « Collier's »)

L'EUROPE A L'AFFUT DE LIVRES NOUVEAUX

« L'Europe est aussi affamée de livres que de pain », assurait récemment un journal américain. En effet, pendant cinq ans, l'occupation allemande a maintenu les Européens dans une obscurité littéraire presque totale.

Prévoyant la situation qui allait prévaloir après la libération, les Anglo-Américains avaient déjà mis au point un programme étendu pour la distribution des livres et des publications.

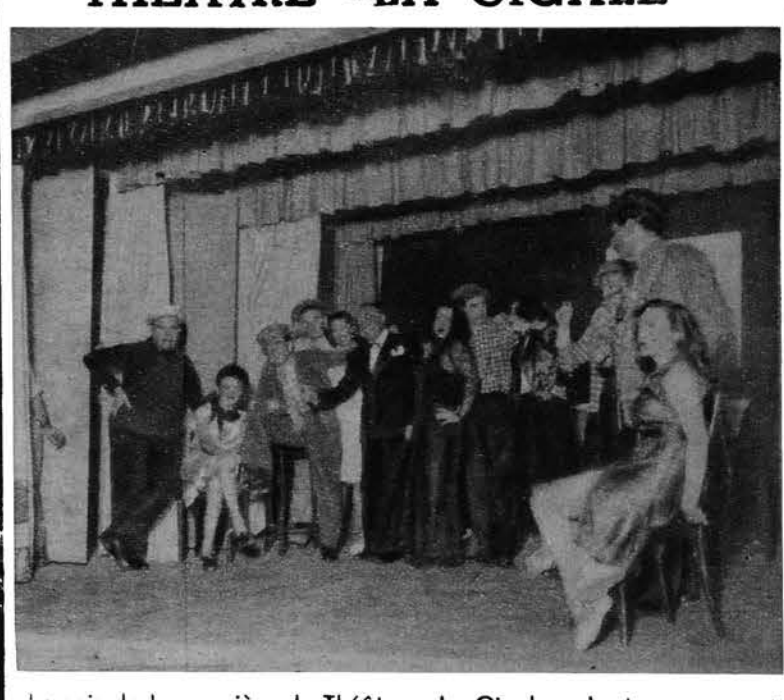
Dès 1940, trois listes principales de livres à distribuer après la libération avaient été préparées et des organismes gouvernementaux avaient commencé à effectuer des achats importants auprès des maisons d'édition américaines, au fur et à mesure que les ouvrages paraissaient. C'est ainsi que 265.000 volumes furent achetés en vue d'être expédiés en Europe... Cependant, il s'avéra, bientôt, que cette quantité était bien inférieure à celle dont l'Europe avait besoin. Les presses britanniques se mirent alors au travail, aux termes du *Lease-Lend* à rebours, et produisirent 500.000 volumes en langues française et hollandaise, à l'intention de la Hollande, de la Belgique et de la France.

Le même programme fut ensuite appliqué aux Etats-Unis. Et plus de 3.500.000 volumes brochés, appelés *Overseas Editions*, furent imprimés en anglais, en français, en allemand et en italien, d'après une liste de 72 ouvrages américains soigneusement sélectionnés pour « combler la lacune de cinq pays ».

LU QUELQUE PART...

- Un examen de 150 soldats démobilisés à New-York révéla que 13 seulement d'entre eux purent « entrer » dans leurs habits civils.
- Le bonheur s'infiltre toujours à travers une porte qu'on ne sait pas avoir laissé ouverte...
- A Rio de Janeiro, Manuel Pinto, entrepreneur de pompes funèbres, et sept ambulanciers rivalisèrent de vitesse, l'autre jour, pour arriver chez un... client important. Manuel Pinto arriva bon premier, et... emporta la « commande »... Mais sa joie fut si grande, qu'il tomba raide mort.
- Un flirt est une... attention sans intention.
- Les dernières statistiques canadiennes révélèrent que le nombre des tués au cours de la guerre — jusqu'en novembre dernier — se montait à 28.040. Tandis que celui des Canadiens morts du cancer — pendant la même période — se montait à 71.350 !...
- Le meilleur moyen de sortir d'une difficulté est de la traverser...

N. A.



Le soir de la première du Théâtre « La Cigale ». La troupe posant devant l'objectif en costumes du tableau « Apache » de la finale.



SOLUTIONS

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	L	E	G	U	A	■	R	A	V	I	E	R
2	O	■	L	■	E	L	E	V	E	■	G	O
3	Q	U	A	N	D	■	P	O	R	T	E	S
4	U	■	I	O	N	I	E	N	■	E	E	S
5	A	S	S	U	R	E	R	■	O	C	■	I
6	C	■	E	S	■	N	E	U	V	E	■	N
7	E	■	■	■	M	I	S	S	■	L	O	I
8	S	A	L	O	N	S	■	E	E	■	R	■
9	■	M	E	R	■	S	I	E	N	■	A	N
10	N	O	■	N	■	E	N	■	E	C	C	E
11	E	U	R	A	S	I	E	N	■	I	L	E
12	E	R	A	T	O	■	S	■	A	L	E	S

REPONDEZ VITE !

1. *La ligne est une circonférence. Le dernier arbre est donc voisin du premier.* — 2. *Pour un lecteur : votre sœur. Pour une lectrice : vous-même.* — 3. *Deux jours.* — 4. *Cygne, coucou, colibri, corbeau, cormoran, condor, cigogne, chouette, chardonneret, casoar, caille, chevalier.* — 5. *Simple la palissade ! Quand on a trouvé l'objet, on cesse de le chercher.* — 6. *Quatre-vingt-huit fois.*

PHOTOS-DEVINETTES

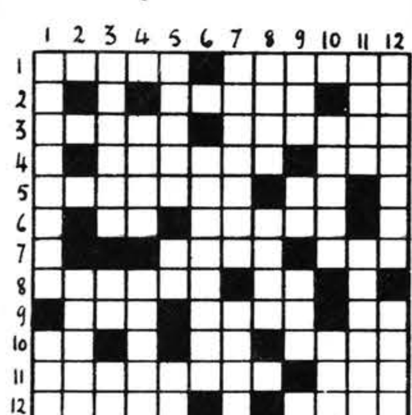
1. *Une parure* (a). — 2. *Patates douces* (b). — 3. *Arleen Whelan* (b).



DELASSONS-NOUS

MOTS CROISES

par N. G. T.



Horizontalement. — 1. Transmit ; Se garnit de riens appétissants. — 2. Eduque ; Dans une locution. — 3. Interrogation ; Il faut qu'elles soient closes ou béantes. — 4. Style ancien ; Fin de participe. — 5. Garantir ; Langue. — 6. Préposition ; Inexpérimentée. — 7. Cette demoiselle n'est pas d'ici ; Doit être connue. — 8. Les tenir et les ouvrir revient au même ; Double voyelle. — 9. Son bras est plutôt long ; Pronom ; Il se renouvelle. — 10. Lac ; Pronom ; Désigna un dieu (latin). — 11. Appartient à l'Europe et à l'Asie ; Que d'eau. — 12. Elle est vraiment élégiaque ; Boissons.

Verticalement. — 1. Difficiles à arrêter une fois qu'ils sont partis ; Venue. — 2. On le dit bohémien. — 3. Sert à ébaucher des chefs-d'œuvre ; Pronom ; Dieu. — 4. Pronom ; Garnit (subjonctif). — 5. Anagramme d'un prénom apostolique ; Elles se suivent ; Direction. — 6. Se jette dans l'océan Glacial. — 7. Découvertes ; Princesse. — 8. Commune de Seine-et-Marne ; Défraîchie. — 9. Vorace quand il est seul ; Phonétiquement : en forme d'œuf ; Directions — 10. Avertissement biblique ; Poil. — 11. Mer ; Réponse surnaturelle. — 12. C'est son barbier qui l'a rendu célèbre ; Nobles.

REPONDEZ VITE !

1. — Sur une ligne, non brisée, un jardinier a planté cent arbres, de dix mètres en dix mètres environ. Il peut ensuite aller à pied du premier au dernier arbre en quelques secondes. Pourquoi ?

2. — Quelle est votre parenté avec la seule fille de la mère de votre frère ?

3. — Combien y a-t-il de jours entre le lendemain d'avant-hier et la veille d'après-demain ?

4. — Connaissez-vous cinq oiseaux dont le nom commence par la lettre c ?

5. — Quand on a perdu un objet, on le cherche et parfois on le retrouve. Comment se fait-il que, dans ce dernier cas, on trouve toujours l'objet perdu au dernier endroit où on l'a cherché ?

6. — Un homme meurt quelques jours avant d'entrer dans sa quatre-vingt-dixième année. Combien de fois a-t-il pu célébrer l'anniversaire de sa naissance ?

SAGESSE

L'épargne est la seconde providence du genre humain.
Mirabeau

Le succès de la plupart des choses dépend de savoir combien il faut de temps pour réussir.
Montesquieu

Il faut penser pour ceux qui n'aiment pas à penser et, comme ils sont nombreux, il faut que chacune de nos pensées soit aussi souvent utile que possible.
Henri Poincaré

Celui qui suit un avis se montre souvent supérieur à celui qui le donne.
Pope

LES YEUX VERTS

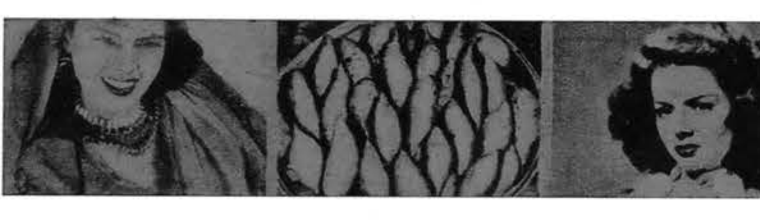
Un magazine américain a posé à ses lecteurs la question suivante : « Quelle couleur des yeux préférez-vous chez la femme ? »

Influencés sans doute par les romans policiers, les deux tiers des votants ont donné leur préférence aux yeux verts, car n'oubliez pas que dans tout roman policier qui se respecte, chaque femme mystérieuse possède des yeux verts.

Les yeux bleus, les adorables et candides yeux bleus célébrés si souvent par la littérature romantique, n'ont obtenu que le 20 % des suffrages.

Les yeux noirs ou bruns ne totalisent que 10 % d'amateurs, et quant aux yeux gris d'acier, ils ne figurent que pour mention sur cette liste.

PHOTOS-DEVINETTES



Ce collier de style primitif est :
a) une parure
b) un tour de cou
c) une lavallière
d) un pendentif

Sur ce plat il y a des :
a) bananes
b) patates douces
c) topinambours
d) navets

Reconnaissez-vous cette artiste ? C'est :
a) Linda Darnell
b) Arleen Whelan
c) Maureen O'Hara
d) Georgia Gibbs

RIONS

Une mendiante distraite :
— Monsieur, ayez pitié d'une pauvre femme mère de cinq ou six enfants.

•

— Moi, quand j'étais petit, j'étais bien obéissant.
— Moi aussi, papa, quand j'aurai ton âge, je dirai cela à mes enfants.

•

On demandait à Calino quel âge avait son frère cadet.
— Dans deux ans d'ici, répondit-il, je serai plus âgé que lui de deux ans encore.

•

Chez le coiffeur.
Un monsieur demande un flacon d'eau pour faire repousser les cheveux — spécialité de la maison — et, s'apercevant que le garçon qui le sert est aussi chauve que le dôme de l'Institut, lui en exprime son étonnement.
Le commis, après une seconde d'hésitation :
— Je ne suis ici que depuis hier !

•

Au tribunal.
— Accusé, votre silence vous nuira auprès du tribunal.
— Mon président, il ne faut pas réveiller ces messieurs.

•

La petite Georgette va avec sa maman chercher sa poupée chez le raccommodeur de têtes.
Le marchand bouleverse son magasin sans pouvoir retrouver la poupée.
Mlle Georgette, tout anxieuse, suit des yeux les mouvements du raccommodeur, puis timidement :
— Monsieur, elle s'appelle Mimi !

(LES SOLUTIONS EN PAGE 15)







IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)